

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

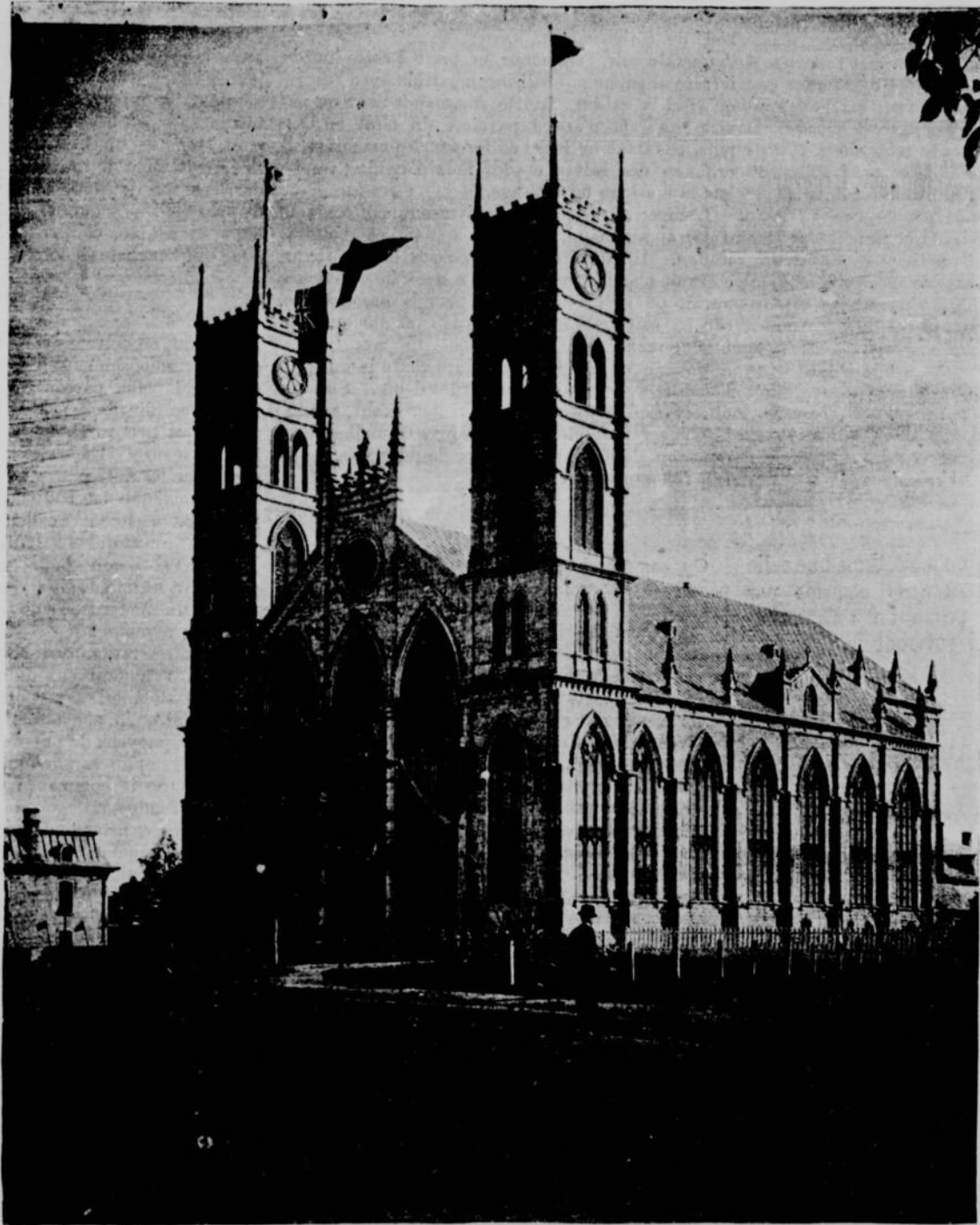
Un an, \$3.00 - - - Six mois \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8<sup>ME</sup> ANNEE, No 383 — SAMEDI, 5 SEPTEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion . . . . . 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'ÉGLISE DE SAINTE-ANNE DE LA PÉRADE OU LES MÉDAILLES ONT ÉTÉ DISTRIBUÉES  
A TRAVERS LE CANADA.—LES FÊTES A TOUROUVRE

Photograph: Quéry frères—Photogravure Armstrong

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 SEPTEMBRE 1891

## SOMMAIRE

TEXTE.—A l'étranger, par A. d'Audeville.—Cueillettes et glanures : Les fêtes à Tourouvre, par Jules Saint-Elme.—Le journal d'une jeune fille, par Anny.—Bazeille.—Poésie : Souvenir de villégiature, par E. Z. Massicotte.—Les combats d'animaux : un duel étrange (avec gravure), par Remond Peal.—Les chars électriques à Ottawa, par N. Durand.—Etudes historiques : Eglise Notre-Dame de Montréal (avec gravures), par G. A. Damont.—Contes de mon village : L'abbé l'Hermitte, par J. B. Chatrian.—Nouveau feuilleton.—M. Richer, peintre.—Sur la ligne du chemin de fer Grand-Tronc : Gorham.—Feuilletons : Un amour sous les frimas, par Louis Tesson.—Fleur-de-Mai.—Choses et autres.—Jeux d'esprit et de combinaison.

GRAVURES.—A travers le Canada : Les fêtes à Tourouvre : L'église de Sainte-Anne de la Pérade ou les médailles ont été distribuées.—Gorham et ses environs.—Salon de 1891 : Bazeilles (1870).—Les fêtes à Tourouvre : Groupe des zouaves décorés, et autres dessins.

## PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt dix neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois d'août), aura lieu samedi, le 5 SEPTEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## AVIS A NOS CORRESPONDANTS

Certains correspondants envoient encore au MONDE ILLUSTRÉ des articles divers, sans nom responsable. Nous tenons à répéter que, en de telles conditions, tout envoi, quel qu'il soit, est impitoyablement rejeté. Le MONDE ILLUSTRÉ est une tribune libre qui veut bien rester large ouverte à toute collaboration susceptible de produire quelque bénéfice, religieux, moral, littéraire, voire de simple amusement, même sous le couvert du pseudonyme, mais la direction a besoin de savoir à qui elle a affaire.

Pour éviter des encombrements dans le service, il a été décidé et devra être bien entendu de nos correspondants que les manuscrits, acceptés ou non, ne sont pas rendus.

LA DIRECTION.

## A L'ÉTRANGER

Pendant qu'à Cronstadt et à Saint-Petersbourg les marins de l'escadre française recevaient du peuple russe un accueil magnifique, qui transforma cette simple visite en une éclatante manifestation de sympathie, le voyage de l'empereur d'Allemagne s'achevait d'assez piteuse façon.

Les journaux officiels ont annoncé qu'à bord du *Hohenzollern* l'empereur avait fait un faux pas et s'était blessé au genou.

S'il faut en croire les gens qui se disent bien informés, il paraît que ce faux pas était plutôt de l'ordre moral.

La sobriété ne fut jamais une vertu allemande. Guillaume II, débilité outre mesure par le régime que lui faisait suivre le docteur Lenthold, aurait, il y a quelques jours, jeté par-dessus bord la médecine, sinon le médecin, et serait revenu à l'usage immodéré des boissons alcooliques.

Des scènes indescriptibles se seraient passées à bord du *Hohenzollern*.

Certain soir, l'empereur, en proie à cette lourde ivresse allemande, aussi incompatible avec l'esprit qu'avec la raison, prit le commandement du navire, qu'il fit d'abord paviser du haut en bas, puis, poussant au large en forçant les machines, il ordonna des salves et des feux d'artifice, tandis que la musique faisait rage.

L'empereur parut successivement en costume d'amiral allemand, d'amiral anglais et d'amiral italien. Il eût été plus à propos de revêtir un costume d'amiral suisse, et le souverain sans doute aurait pu s'en composer un pour la circonstance, car on sait qu'il ne voyage pas sans quelques habits de rechange.

Comme ce jeu de prince dura toute la nuit, officiers et matelots étaient sur les dents. Sur une observation respectueuse d'un lieutenant, l'empereur se serait oublié jusqu'à frapper ce malheureux, dont on donne le nom et qui, de désespoir, se serait fait sauter la cervelle.

On comprend que, dans ces conditions, chacun pousse le souverain à borner le cours de ses pérégrinations.

Mais combien il est regrettable pour les amateurs du pittoresque, pour ceux qui ont en haine la vieille étiquette, que Guillaume II ne se soit pas livré à ces incartades à la cour d'Angleterre.

Qu'aurait dit grand'maman ? Qu'auraient fait les vénérables fonctionnaires anglais sous leur lourde perruque ?

D'ailleurs, après l'enthousiasme de commande des réceptions officielles, les caricaturistes d'Outre-Manche ont laissé courir leurs crayons satiriques.

Ici, l'empereur monté sur un cheval de bois, passe la revue d'un volontaire anglais ; il est reçu en triomphateur par le général de l'Armée du salut, escorté d'une grosse caisse.

Ailleurs, tenant dans sa main un soldat anglais, Guillaume II, sous les traits corpulents de Gulliver, marche à la tête d'une troupe de Lilliputiens qui figure ironiquement l'armée anglaise.

Voici la grand'mère qui offre à son petit fils un savon, sur lequel se lit cette marque que la réclame a fait connaître aux quatre coins du monde : *Pear's soap*. — C'est que le prince vient d'être admis dans l'ordre du Bain.

Enfin la scène du départ. D'un côté la reine et le prince de Galles affaissés en leurs fauteuils et respirant les sels que leur présente lord Salisbury, gémissent : " Quel travail il nous a donné à tous." Tandis que l'empereur, en pantoufles, affalé aussi lui dans son fauteuil, donne toutes les marques d'une évidente lassitude.

S'il a compté goûter quelque repos à son retour, Guillaume II a été vivement déçu. Il aurait pu relire avec profit les conseils de Molière à l'homme qui rentre en sa maison.

Le chef du cabinet particulier de l'empereur est inculpé de faux, de détournements, de manœuvres frauduleuses et autres menues peccadilles.

Ce qui cause un scandale indescriptible à la cour et dans l'aristocratie berlinoise, c'est que M. Manché jouissait de toute la confiance du souverain, dont il était l'intime ami, depuis de longues années.

Ce personnage qui s'était réservé le rôle d'apposer la signature de l'empereur sur les dossiers, était à la tête d'une bande parfaitement organisée d'individus de la haute société, qui, moyennant finances naturellement, se chargeait depuis trois ans d'obtenir des grâces, des titres, des brevets, etc.

D'autre part les paysans de la vallée de la Sprée sont menacés d'une terrible famine.

Voilà les heureuses nouvelles qui attendaient Guillaume II, après les ovations officielles.

Un autre prince qui voyage de son côté, vient d'être aussi victime de mésaventures heureusement moins terribles.

Sur le paquebot qui ramenait de New-York à Paris le prince Georges de Grèce, une centaine de jeunes Américaines, qui faisaient route avec lui s'étaient munies d'appareils photographiques instantanés. — Dès que le prince paraissait sur le pont, tous les objectifs étaient braqués sur lui. Il s'efforçait bien de tourner le dos, de se dissimuler derrière son journal, mais que faire contre tant d'appareils ! — De guerre lasse, le prince s'enferma dans sa cabine, et y resta, maudissant sa grandeur qui l'enchaînait loin du rivage.

Chacun, en cette saison, court le monde de son côté, car nous sommes à l'époque où la mode veut qu'on soit bien partout, hormis chez soi. Aussi nous n'en finirions pas si nous voulions noter toutes les aventures qui courent le monde avec les voyageurs. En voici pourtant une plus plaisante que les autres.

On sait que les Italiens ont la réputation parfaitement méritée d'exceller à débarrasser de leurs bagages ceux qui se hasardent dans leur pays. Point n'est besoin pour devenir leur victime de parcourir les montagnes des Abruzzes, il suffit de perdre un instant de vue ses colis, dans l'une des villes du royaume.

L'administration des chemins de fer, désolée des vols trop nombreux qui se commettent sur les lignes italiennes, avait chargé M. de Orestis, commissaire de police fort estimé à Florence, d'étudier les moyens de prévenir ces vols.

Pour remplir sa mission, en bon fonctionnaire, M. de Orestis commença par se rendre à Nice pour y prendre un mois de congé avec sa famille.

Ce voyage, hélas ! devait le convaincre de l'urgence de l'enquête à lui confiée, car en arrivant, il trouva sa malle vide de tous les objets précieux qu'elle contenait, y compris ses décorations.

Était ce malice ou vengeance de la part des voleurs ? Voler l'écharpe du commissaire, cela mériterait de passer en proverbe.

Cette aventure rappelle l'histoire du hardi pick-pocket, familièrement interrogé par un commissaire, qui ne pouvait le prendre en flagrant délit :

— Comment faites-vous donc pour détrousser ainsi les gens, sans qu'ils s'en aperçoivent seulement ? Vous devez choisir votre monde et n'opérer que sur les imbéciles ?

— Nullement, monsieur le commissaire, cela n'est pas nécessaire, et voici comment je m'y prends, répond le filou, en restituant au magistrat interloqué sa montre qu'il venait de lui enlever.

A. D'AUDEVILLE.

Un critique de profession est un jardinier de profession qui étouffe et arrache plus de plantes et de fleurs qu'il n'en sème et n'en fait éclore. — C. N.

La résolution est comme une anguille, on la prend aisément, le diable est de la tenir. — ALEX. DUMAS.



LES FÊTES A TOUROUVRE

Il s'agissait pour les zouaves pontificaux du Canada d'aller recevoir les médailles d'honneur à eux destinées par S. S. Léon XIII et envoyées par l'entremise du général baron de Charette. Celui-ci en avait confié la garde à l'honorable comte Mercier, premier ministre de la province de Québec, qui avait tenu à honneur de s'en charger, lors de son passage au château de la Basse-Motte, en juin dernier.

Monsieur le comte Mercier avait bien voulu offrir à tous les zouaves l'hospitalité la plus large, en sa maison d'été de Tourouvre, à Ste-Anne de la Pérade, et c'est là que devait se faire la distribution des médailles pontificales, des mains de M. le chevalier B. A. T. DeMontigny, l'aîné des zouaves canadiens et leur digne commandant.

Voilà tout l'objet de cette fête de famille, ce qui ne l'a pas empêchée d'en être une magnifique. Il faisait si bon voir tous ces vaillants zouaves (les vieux zouaves comme ils se nomment dans l'intimité) se rencontrer après une séparation plus ou moins prolongée et revivre, quelques heures durant, dans cette atmosphère de chaude camaraderie, comme autrefois à la caserne.

C'était d'une gaieté toute juvénile et d'un entrain des plus joyeux.

Au nombre des invités de la *Presse associée*, que l'honorable comte avait mandés pour accompagner les zouaves, sans distinction aucune de couleur ni de sympathie, nous nous étions joint au détachement des zouaves de Montréal. Franchement, nous sommes heureux de le dire, d'avoir vu leur satisfaction, contemplé leur bonheur à se trouver réunis, pendant ce joli voyage à Ste-Anne de la Pérade, c'est encore un des meilleurs plaisirs que nous ait procurés notre vie de publiciste où, toujours, tout n'est pas rose, comme on pourrait être tenté, au loin, de le croire.

Si le voyage fut bien gentil, le rendez-vous général à Tourouvre, les agapes fraternelles, dues à la magnificence de M. le comte palatin Mercier, n'offrirent pas moins de charmes à tous ces chers zouaves et d'entraînement à ceux qui étaient là comme des étrangers, si ce n'est par la plus vive des sympathies.

Mais là où, peut-être, leur douce fraternité s'est accusée davantage, presque aussi forte, que celle du sang—que dis-je ? aussi forte puisque c'est celle du sang répandu—c'est dans les transports d'émotion profonde qu'ils subissaient, tous et chacun, pendant que les divers orateurs de la circonstance rappelaient leur dévouement et leurs hauts faits. Que ce fût un de leurs frères parlant de la vie ancienne du zouave du pape, retraçant les scènes du passé, que ce fut un étranger, admirateur sincère, proclamant leur gloire pure, on sentait à certains frémissements qui agitaient leur être comme ils étaient sensibles à tout cela.

Surtout quand, dans la grande et belle église de Sainte Anne de la Pérade, quelques minutes avant la distribution des chères et désirées médailles, M. l'abbé Proulx leur redisait, d'une voix vibrante et émue, leur droit indiscutable à cette haute récompense, l'importance, d'autre part, qu'ils devaient y attacher, nous en avons vus verser des larmes. Ces larmes devenaient même sanglots chez quelques-uns lorsque l'orateur, retraçant les phases diverses de leur héroïque croisade, rappelait leur passage acclamé partout, et surtout à Lyon, par la religieuse lyre de Victor de Laprade :

Allez votre chemin, Français du Nouveau-Monde,  
Raccordez nos vieux tout-à-coup ranimés ;  
Allez, laissant chez nous une trace profonde,  
Offrir un noble sang au Dieu que vous aimez.

Et de plus nombreux encore laissaient couler les pleurs de leurs paupières gonflées lorsqu'il en vint à rappeler la fierté des parents qui sacrifiaient généreusement leurs fils, l'espoir de

leur vieillesse, à la cause du pape persécuté. Nombreux furent-ils ces Abrahams magnanimes du Testament Nouveau, prêts à dire à leur fils ce qu'écrivait au sien l'un d'entre eux :

Va, pars, si Dieu t'appelle. Ah ! si j'avais ton âge,  
Nul ne me ravirait ton glorieux partage.  
Pour son pays, mon fils, il est beau de mourir ;  
Pour la cause de Dieu, plus beau d'être martyr !  
Quand notre père à tous jette un cri par le monde,  
Ne faut-il pas qu'au moins chaque foyer réponde ?  
Réponds pour nous, mon fils, réponds ! et, fier chrétien,  
Va dire au monde entier ce qu'est un Canadien.

Après ce sermon magnifique, tout imprégnés encore de l'émotion qu'il leur avait causée, les zouaves gravirent les degrés, tour à tour, et allèrent jusque dans le sanctuaire recevoir la décoration que leur accorde le Souverain Pontife.

C'est une jolie médaille de bronze qui porte d'un côté l'effigie du Saint-Père, de l'autre ces seuls mots qui sont tout un poème adressés aux zouaves : *Bene merenti* ; à celui qui a bien mérité.

Quelques moments plus tard, les zouaves rentraient à Tourouvre pour le grand banquet précédant le départ. C'est là que notre artiste les a photographiés, en ce beau groupe que nous reproduisons. Le fond du portrait, c'est la résidence même de l'honorable comte, le décor la belle nature, à ciel ouvert, dans ses apprêts les plus charmants.

Nous voudrions pouvoir dire un peu quelque chose de tous les beaux discours prononcés au banquet, par le noble hôte lui-même ou par les zouaves ; malgré le mérite réel de harangues comme celles de MM. Desjardins, De Montigny, et autres, l'espace à notre disposition ne nous permet pas de les rapporter. Qu'il nous suffise de dire que chacun de ces orateurs convaincus a su donner la note vraie et impressionnante au plus haut point ; que tous ont été parfaitement goûtés.

Inutile, enfin, d'ajouter que le digne amphytrion des zouaves à Tourouvre a royalement fait les choses et leur a tenu un jour d'allégresse qu'ils n'oublieront jamais, dont ils seront bien longtemps reconnaissants à sa généreuse sollicitude.

*Lucie Saint-Elus*

## JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE

A MON AMI EDMOND

Je ne suis qu'une jeune fillette tout à fait novice dans l'art d'écrire. Je confie bien, sans doute, mes impressions de tous les instants à mon journal intime ; mais écrire pour voir sa prose reproduite dans un grand journal, où bien des yeux la liront, quelle audace ! quelle témérité ! Et qui donc m'a donné cette audace ? C'est un mien ami, qui, parcourant ces lignes écrites au jour le jour, m'a invitée à les transcrire pour le MONDE ILLUSTRE.

Sans plus de préambule, et assurée de l'indulgence des amis lecteurs du MONDE ILLUSTRE, j'ouvre mon journal.

*Dimanche, le 9 août.*—Il fait un temps magnifique. Le soleil réchauffe tout et met la joie dans la nature. Déjà les oiseaux du ciel ont chanté leur hymne au Créateur. Tout respire le bonheur. Pour moi, je me suis levée à une heure assez matinale, et après mes petites occupations, je pars pour assister à la messe du dimanche, pendant laquelle je prie et je jouis... oui, je jouis, car la prière est une jouissance pour le cœur chrétien. Mais plus encore je jouissais dans ce beau temple rempli de pieux fidèles, accourus pour rendre leurs devoirs à Dieu, maître de toutes choses. Je jouissais à la vue des belles cérémonies qui s'accomplissaient sous mes yeux. Je jouissais en entendant ces belles paroles prononcées pour la fête du jour. Et puis cette musique entraînant, ce chant grave et plein de majesté, et puis encore ce parfum de prières et d'encens qui embaumait la maison de Dieu. Tout me pénétrait et me transportait ! Que la religion catholique renferme de grandes et sublimes leçons !...

*Mardi, le 11 août.*—Je pars pour la campagne. Je veux aller me reposer un peu de mes fatigues. Merci, cher ami, de m'avoir accompagné jusqu'au bateau qui devait me transporter sur d'autres rivages ! Que j'étais heureuse des paroles que nous avons échangées ensemble ! Les adieux furent longs et cruels ; mais il fallait se quitter, tu ne devais pas faire route avec moi. Je t'ai suivi des yeux, tant que le vaisseau s'éloignait de la rive, me le permit ; et encore longtemps après je cherchais à te voir, mais, peine inutile, il ne fallut vivre par le souvenir...

Les moments de bonheur sont courts dans la vie ! A peine les goûtons nous quelques instants, et déjà il nous faut y renoncer !...

*Mercredi, le 12 août.*—Je suis à la campagne. Je rencontre des parents et des amis qui m'aiment et qui veulent me rendre la vie douce et tranquille. Aussi, je les revois avec plaisir. Que la vie à la campagne est agréable ! Comme elle nous procure un bon repos ! Je m'y délecte à satiété. Cependant la vie des vacances est quelquefois monotone. Sans se dégoûter complètement des plaisirs qu'elle nous procure, on aime à chercher le repos et la solitude. Pour moi, ce repos, je le trouvais à l'ombre des grands bois, où assise, j'écoutais tranquillement le ramage des oiseaux et le murmure de la petite rivière qui coulait près de là. Mes livres et mes journaux étaient mes seuls compagnons. Que de délicieuses heures j'ai passées avec ces bons amis ! Et savez-vous quel était mon livre de prédilection ? C'était le MONDE ILLUSTRE...

Et maintenant, savez-vous quel est le bon ami, qui, fidèle, revient chaque semaine frapper à la porte de ma demeure ?... Le MONDE ILLUSTRE. Savez-vous quel est mon consolateur dans les petits ennuis de la vie ? Encore le MONDE ILLUSTRE, que je relis toujours avec plaisir. Pour moi, je l'aime ce bon journal. Chaque semaine il m'arrive gracieux et souriant ; et à chaque fois, je le reçois comme un compagnon sincère et fidèle. Pourquoi ?... Ah ! c'est qu'en le parcourant, je devine bien des choses... Il me semble qu'on lui confie des secrets qu'on tient à voir se dévoiler partout ? Me comprenez-vous ? Oui, j'en suis certaine.

Tiens, bien des fois, il me semble avoir compris des amitiés que l'on faisait connaître par la voie du papier et qui devaient se terminer par un long tête-à-tête ! Discret ou indiscret le journal parlait et s'en allait dire bien des choses à un quel'qu'un qui devait exister et qui se trouvait heureux de les apprendre...

Ce sont des rêves, me direz-vous ! Mais qu'importe après tout, j'aimais à les caresser, ces rêves, et je me voyais heureuse du bonheur des autres.

On aime souvent à se bercer dans de douces illusions ; et la vie n'est pour ainsi dire qu'un rêve de tous les jours.

L'existence est comme une longue chaîne d'espérances brisées qui se termine au tombeau. Et cependant, on tient à la vie !

On espère, et voilà la vie !  
*Dimanche, le 16 août.*—Je reviens de ma promenade. Je suis plus disposée au travail. Un peu fatiguée par le trajet je me repose tranquillement...

Au revoir

ANNY.

## SALON DE 1891.—BAZEILLES

(Voir gravure)

M. Ch. Merlette s'est inspiré, pour cet émouvant épisode de la bataille de Bazeilles, en 1870, des vers suivants de Paul Déroulède, et ce tableau en est une éloquentte paraphrase.

Aux armes, mes enfants ! c'était le vieux curé.

Et passant sa soutane aux plis de sa ceinture,  
Faisant aux paysans signe de l'imiter,  
Il ramasse un fusil que la mort lui procure.  
Chacun s'arme, chacun s'excite, se rassure,  
Et la poudre aussitôt recommence à chanter !



## SOUVENIR DE VILLÉGIATURE

A Mlle URSULE P..., CHICAGO

Placé le long de la rivière,  
Surplombé par un soleil blanc,  
Qui transvase sur la matière  
Toute la chaleur de son flanc,

Existe le mignon village  
Où les mortels—heureux séjour—  
Ne sentent pas l'effet de l'âge :  
La joie y règne chaque jour.

C'est au versant d'une colline  
Qu'il s'échelonne, gracieux ;  
Et sur le plus haut point domine  
L'église roide sous les cieux.

Puis autour est une bordure  
De maisons belles de blancheur.  
Perles mises dans la verdure,  
Véritables nids de fraîcheur.

Jamais, jamais le bruit des villes  
Ne vient troubler les chants d'oiseaux.  
Ici s'arrêtent les voix viles  
Aux entours de ces frais berceaux.

Ce lieu béni c'est ta patrie,  
A lui tu donnes tes amours.  
J'ai vu cette terre chérie,  
Ma foi, je l'aimerai toujours

*J. Massicot*

## LES COMBATS D'ANIMAUX

## UN DUEL ÉTRANGE

Il y a de cela de longues années déjà ; mais le souvenir de ce combat est resté gravé dans ma mémoire de voyageur et je ne résiste pas à l'envie d'en retracer ici les phases mouvementées.

J'étais à la Louisiane.

Un matin, je me livrais au calme délassément de la pêche à la ligne dans les ondes transparentes du Têche, non loin du point où ce cours d'eau se jette dans l'Atchafalaya, à quelque trente kilomètres de la baie du même nom.

Bien abrité du soleil par la robuste frondaison d'un grand chêne, j'attendais, avec l'inaltérable patience que doit professer tout coureur d'aventures digne de ce nom, que quelque spécimen de la gent poissonnière vint s'enfermer à mon hameçon.

Je jouissais bien à tort d'une douce quiétude, car un grognement formidable retentit tout à coup à peu de distance. Je lâchai ma ligne, m'abritai en toute hâte derrière le tronc de mon chêne, prêt à gravir, en cas de danger, son écorce chenue, et je vis...

Voilà ce que je vis :

Un ours noir de petite taille, la gueule ouverte, les yeux sanglants, était en arrêt devant un ennemi, invisible pour moi, mais qui devait venir des bords mêmes de la rivière.

Quel pouvait être cet ennemi capable de causer à maître Martin une telle fureur ? J'étais curieux de le savoir... et ma curiosité fut bientôt satisfaite. Du milieu des hautes broussailles je vis émerger la gueule terrible d'un crocodile. Cet alligator mesurait pour le moins cinq mètres de longueur. Lentement il s'avança vers l'ours.

Assister à une lutte entre de si dissemblables adversaires, voilà qui valait bien, en vérité, de voir ma partie de pêche fort compromise.

Je l'avouerai, j'étais littéralement stupéfait... et je crains bien que le lecteur ait quelque peine à

ajouter foi à la réalité de ce combat monstrueux que j'ai pourtant vu, *de mes yeux vu*. S'il s'agissait de bisons furieux, de fauves entre eux ou tout simplement d'humains dont l'humeur batailleuse, sur tous les points du globe, n'est que trop connue je n'aurais pas besoin de précaution oratoire pour obtenir créance. Mais un ours se mesurer avec un alligator ! voilà qui prouve, certes, que

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ! »

Les deux ennemis demeurèrent immobiles une longue minute, face à face, à s'observer. Le crocodile battant de sa terrible queue squameuse de la plus menaçante façon. Maître Martin roulait sa grosse tête, l'air fort indécis et quelque peu inquiet. Par où, en effet, pourrait-il attaquer un adversaire aussi formidablement cuirassé d'écaillés ?

Son hésitation, cependant, fut de courte durée. Se dressant brusquement, il se rua sur le monstre des eaux. Celui-ci, se retournant à demi, l'accueillit d'un solide coup de queue sur le museau qui força l'ours à battre en retraite en poussant un cri de douleur.

Trois fois le plantigrade revint à la charge, trois fois il dut bondir en arrière, la tête ensanglantée. Comprenant sans doute que, dans un duel aussi étrange, ses moyens ordinaires de combat n'étaient plus de mise, il se décida à jouer, non au plus fort, mais au plus fin. Il déploya, dans sa quatrième attaque, une habileté et une ruse dont je n'aurais jamais cru capable ce lourd animal.

Trompant le crocodile par une feinte suivie d'un rapide saut de côté, il évita à demi le coup de queue, se trouva sur les flancs de la bête aquatique et, avant que celle-ci eût eu le temps de faire un



L'ours lui saisit l'une des pattes.

demi tour à droite afin de se retrouver en position de défense, l'ours lui saisit à pleine gueule une des pattes de devant, puis, d'un brusque effort, retourna l'alligator sur le dos.

La situation de l'hôte des rivières était dès lors désespérée. On sait, en effet, que l'impénétrable cuirasse d'écaillés qui défend son dos, sa queue et ses membres, offre, sous le ventre, une solution de continuité... des plus périlleuses dans le cas présent.

Il fit, pour se remettre en position normale, des efforts prodigieux que maître Martin sut rendre vains en pressant son ennemi contre terre de tout son poids, et auxquels il crut devoir mettre un terme en déchirant à belles dents la gorge de son antagoniste vaincu.

Mais il comptait sans l'agonie de l'amphibie. Le crocodile, mortellement blessé, se tordit avec une telle puissance de muscles qu'il entraîna l'ours — qui ne lâchait toujours pas prise — jusqu'au bord de la berge à pic du Têche. Une suprême convulsion fit rouler vainqueur et vaincu dans le fleuve.

Haletant, tremblant, car ce terrible combat m'avait impressionné au delà de tout ce que je pourrais dire, je courus à la rive et me penchai vers le fleuve.

Je vis l'ours se débattre dans les eaux profondes pour regagner la terre ferme.

Je sautais sur ma carabine pour m'opposer à ce dessein, dans l'intérêt de ma propre conversation, lorsque j'aperçus un nouvel alligator fendant les eaux, droit à la rencontre du plantigrade naufragé.

Je demeurai attentif, m'attendant à un nouveau combat, naval cette fois.

Il eut lieu, en effet, mais fut de courte durée. L'ours n'étant plus dans son élément fut blessé à mort en moins d'une minute et coula à pic.

J'en conclus très philosophiquement que chacun est maître sur son terrain.

REMOND PEAL.

## LES CHARS ELECTRIQUES A OTTAWA

J'ai lu dernièrement, dans je ne sais plus quel journal, qu'une compagnie se formait à Montréal, dans le but d'y établir un service de chars électriques comme ceux qu'Ottawa possède aujourd'hui. Sous tous les rapports, ces chars sont préférables à ceux que tirent les chevaux.

Depuis les derniers jours de juin 1891, la compagnie des chars électriques d'Ottawa a placé dans nos principales rues, d'un bout à l'autre de la ville, à mesure qu'elle les recevait des ateliers, un certain nombre de chars.

Tous ceux qui se sont servis de cette voie en sont enchantés ; on y est moins secoué ou ballotté que dans les chars trainés par les chevaux ; les sièges sont plus moelleux et le service plus rapide. Le passant ne peut réprimer un geste d'admiration en voyant ces chars se mouvoir avec tant de facilité et de rapidité sans efforts apparents.

Les chars sont continuellement remplis tout le jour, mais le soir, c'est encore pis ; il y a des passagers debout à l'intérieur et à l'arrière. C'est que beaucoup de monde se récréent de cette manière, se faisant transporter à un bout de la ville et ramener à leur point de départ. Les chars alors sont trop pleins, c'est là le seul inconvénient que j'y trouve.

De tous ceux qui remplissent ainsi les convois, chaque soir, bien peu descendent au terminus pour faire une courte promenade aux environs, presque tous gardent leur siège pour revenir tout de suite à la ville.

Il est une manière de passer agréablement la soirée et respirer l'air frais et pur de la campagne, que je voudrais indiquer à ceux qui travaillent tout le jour dans nos bureaux, nos magasins et nos ateliers.

Nous avons convenu, un mien ami et moi, d'aller ensemble, le soir après souper, par le train électrique de la rue Bank, jusqu'au terrain de l'exposition et de pousser à pied, soit jusqu'au pont Billings, soit le long de la rivière Rideau, qui coule tout près du terminus de cette voie.

La soirée était belle, nous primes nos places et partîmes. Le trajet, surtout depuis Stewarton, aux limites de la cité, jusqu'au terrain de l'exposition, sur la rue Bank, est rapide, car il n'y a plus de rues et conséquemment plus d'arrêts.

Le char est plein ; les dames et les demoiselles ne sont pas la minorité parmi les passagers, et nous pouvons, tout en goûtant avec plaisir notre petit voyage, réjouir nos yeux en les arrêtant sur de gais et jolis minois.

Bientôt le char arrête, et nous sommes arrivés. Un soupir nous échappe inconsciemment, car nous avons trouvé la route bien courte grâce à l'électricité et... aux minois.

Nous descendons. Mon compagnon allume sa pipe, moi une cigarette, et nous allons sur la route poudrée, lentement, causant et admirant les beautés du lieu. Je remarque plusieurs personnes qui, comme nous, ont eu l'idée de venir prendre le frais et se délasser un peu, après le labeur et la chaleur d'une journée tropicale. Qu'il fait bon ! l'air est si frais et pur ! l'air de la campagne que je respire avec délices.

Nous allons jusqu'au village de Billings, où nous trouvons les villageois aux portes et les enfants jouant dans l'herbe sur le bord du chemin, le tout formant une scène calme, paisible et rafraîchissante.

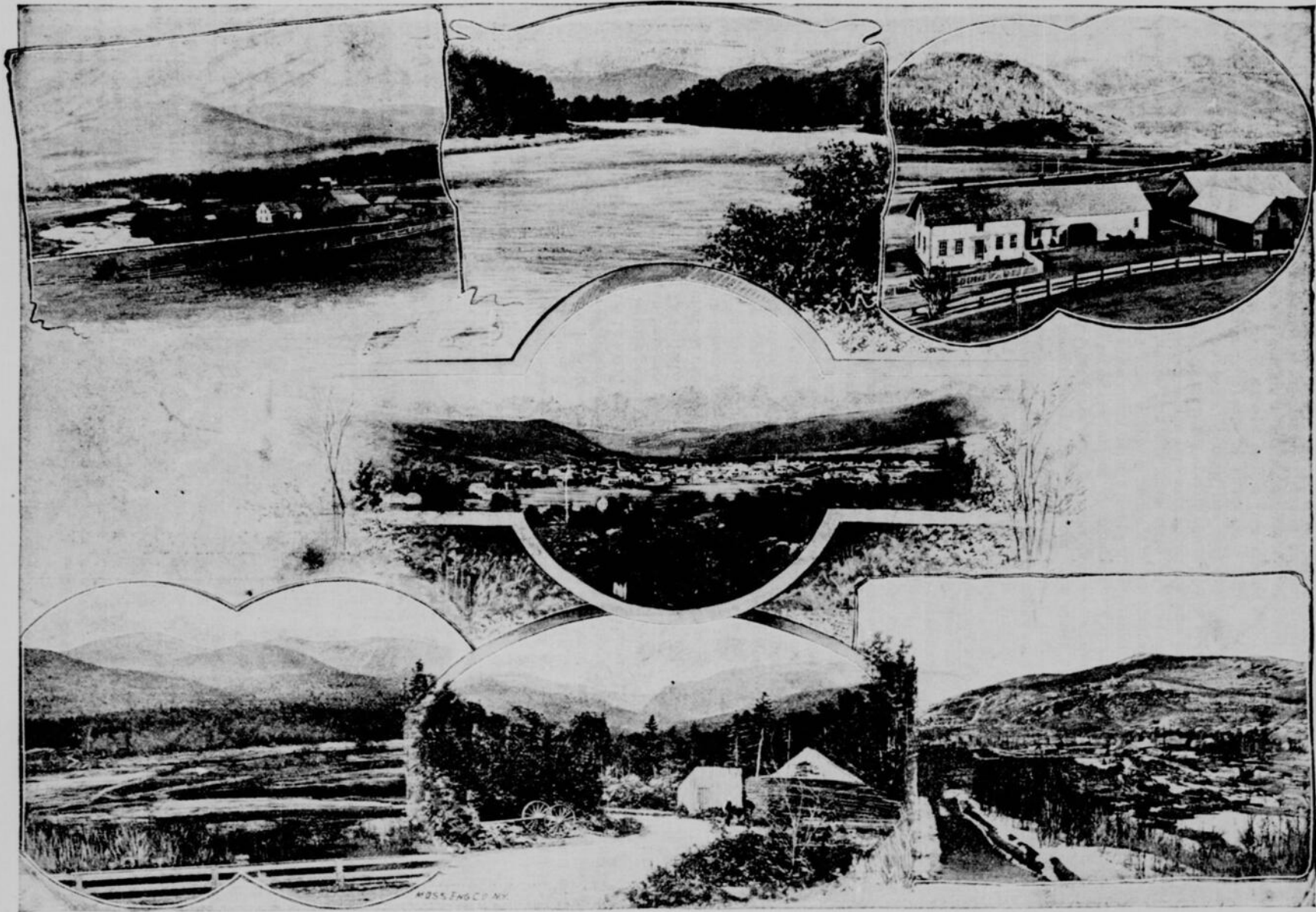
Mais il se fait tard, les ombres du soir deviennent plus épaisses, allons, rebroussons chemin. Un quart d'heure plus tard nous étions assis dans un char électrique qui nous ramenait à Ottawa, à deux pas de chez moi.

N. DURAND.

Les pics Percy

Vue du pont de la Mine de Plomb, avec les monts Adams, Madison et Washington

La glissade du diable et les pics Percy, près du village Stark



**GORHAM ET LES ENVIRONS, (NEW HAMPSHIRE)**

Gorham, vue de l'ouest

Les monts Adams et Madison vus de la montagne Randolph

Sur la route des voitures, près de l'hôtel Glen

Moulin Libby avec le mont Hayse à l'arrière plan

## ÉTUDES HISTORIQUES

ÉGLISE NOTRE DAME DE MONTRÉAL

(Suite et fin)

Ce fils de saint Dominique est né en 1859, dans l'arrondissement de Clisson, département de la Loire-Inférieure (France).

Après avoir fait ses humanités à la Palette et au Petit Séminaire de Nantes, il vint passer une année à la Philosophie de la rue Saint-Clément. Ensuite, désirant se consacrer à Dieu, il entra au noviciat des Dominicains.

En raison de la situation faite aux ordres religieux en France, le R. P. Plessis fut obligé de partir pour l'Espagne, où il étudia de nouveau la philosophie pendant deux ans. A son départ de l'Espagne, il se dirigea vers le Tyrol et ensuite la Corse, passant son temps à l'étude de la philosophie de saint Thomas d'Aquin.

Le 1er mai 1887, il arriva en Amérique pour se rendre à la maison de Saint-Hyacinthe.

Il se fit bientôt connaître comme prédicateur par diverses retraites prêchées à l'église Saint-Jacques et à l'église Saint-Joseph de Montréal, et par des sermons faits dans d'autres circonstances. C'est ce qui fit jeter les yeux sur lui pour les prédications du carême de 1889.

Dans ses sept conférences, le R. P. Plessis s'attachait à prouver la présence de Dieu dans le monde. Et il le fit de main de maître.



20. — Un prêtre de la famille d'Aaron offre le sacrifice appelé *perpetuel* d'un agneau sans tache

« Les vastes nefs et les galeries de Notre-Dame, dit un écrivain, n'ont pas cessé d'être remplies d'une foule immense de citoyens de toute condition, de tout rang, nous osons presque dire de toute religion. Chaque dimanche, elle devenait de plus en plus attentive, haletante sous cette parole ardente et enflammée qui planait d'un vol si hardi et si naturel au-dessus des hauts sommets de la philosophie et de la théologie. Si parfois il lui arrivait de le perdre de vue dans les élans de ses coups d'ailes puissants, qui captivaient son admiration, bientôt elle le ressaisissait par ces brillantes comparaisons, par ces faits de l'histoire sacrée et profane que l'orateur fondait dans son discours avec une inépuisable profusion de tact et de convenances.

« Car la richesse de l'imagination poétique ne lui fait pas plus défaut que l'enchaînement de la pensée et des déductions, pas plus que la vie, le mouvement et la chaleur brûlante de l'action. »

En 1890, les stations du carême sont encore faites par un Père Dominicain, venu expressément de France, le R. P. Babonneau. (\*)



Sacrifice sanglant de Jésus-Christ

Comme orateur et comme théologien, il était le digne émule des orateurs qui l'avaient précédé à la chaire de Notre-Dame. Ses prédications attirèrent une affluence considérable et furent fort goûtées.

Le 11 avril, une adresse lui fut lue au Cabinet de lecture paroissial, au nom de la Société Saint-Jean-Baptiste, par M. L. O. David.

Le P. Babonneau y répondit par un petit discours très délicat et rempli d'apropos. Nous nous permettrons d'en extraire le passage qui suit :

« Savez-vous, dit-il, ce qui m'a soutenu : la première chose, c'est l'amour très vif de la parole que j'ai constaté en vous. Vous aimez la parole, vous aimez à entendre parler ; tout le monde le dit, c'est votre réputation et je crois qu'elle n'est pas surfaite. Et savez-vous pourquoi vous aimez tant la parole ? c'est parce que vous êtes Français... de vrais Français. Indépendamment de leurs autres qualités, les Français sont des hommes qui aiment à parler, mais surtout à entendre parler, et cela date de loin. César en faisait déjà la remarque dans ses Commentaires, que vous avez étudiés sur les bancs du collège ; il disait « que le Gaulois est un homme qui aime à se battre et à parler. » Eh bien ! bon sang ne peut mentir ; vous avez du sang gaulois dans les veines, et voilà pourquoi vous aimez à parler et à entendre parler. Il y a une autre raison : savez-vous pourquoi vous aimez à parler ? C'est parce que vous avez dans le cœur des sentiments élevés, nobles et généreux. J'ai remarqué autre chose qui m'a frappé singulièrement, c'est que vous aimez la parole... en français, dans la langue française, dans cette belle et noble langue française que vous avez conservée dans son intégrité. N'est-il pas vrai qu'elle est belle, notre langue française ! N'est-il pas vrai que c'est la langue de la loyauté, la langue de la clarté. N'est-il pas vrai que notre langue française ne se prête pas aux détours et aux mensonges, qui ne seraient pas obligés de faire des fautes de français. »

Le carême de 1891 a été également prêché par un Père Dominicain, le R. P. Henriot, qui, lui aussi, laissa un excellent souvenir de son passage au milieu de nous.

Chaque année, généralement dans le cours de mars, une neuvaine est faite en l'honneur de l'apôtre des Indes, saint François Xavier. Le prédi-

(\*) Après avoir prêché les stations du carême, le même Père fit les prédications du mois de Marie, à l'église St-Jacques.

icateur est toujours un orateur distingué, choisi dans un des ordres religieux du Canada.

Ces exercices religieux attirèrent toujours un auditoire choisi et nombreux.

A propos du tombeau de saint François Xavier, qui se trouve à Goa, nous lisons les lignes suivantes dans l'*Indo-European Correspondence* (1887) :

« C'est dans la vaste église du Bon-Jésus qu'on conserve les restes de saint François-Xavier depuis l'année 1623. Sur l'autel est une statue de saint Ignace, et à côté celle de saint François-Xavier, en argent massif.

« Le mausolée de l'apôtre des Indes est un présent du grand-duc de Toscane. Il consiste en trois étages superposés avec un cercueil d'argent pour couronnement.

« L'étage inférieure est de jaspe, avec des statues d'anges en marbre de Carrare ; le second étage, en jaspes de diverses couleurs, offre, sur chacun de ses quatre côtés, un bas-relief en bronze, représentant une scène de la vie du saint. Le premier de ces bas-reliefs montre saint François-Xavier baptisant des sauvages ; au-dessus de la scène, on lit ces mots : *Ut vitam habeant* (pour qu'ils aient la vie). Le second bas-relief représente saint François-Xavier prêchant aux idolâtres, avec une inscription : *Nox inimica fugiat* (que la nuit ennemie se dissipe). Sur le troisième, on voit l'apôtre devant les barbares de l'île de Mero, avec ce texte : *Nihil horum vereor* (je ne crains aucun de ces maux). La quatrième scène, à la tête du monument, montre Xavier mourant. *Major in occasu* (plus grand dans sa fin). Le troisième étage est de jaspe et d'autres pierres rares.

« Sur ce triple étage repose le cercueil d'argent. »

\* \* \*

L'église Notre-Dame a vu plusieurs démonstrations funèbres dans son enceinte. Citons, au hasard, le service funèbre de sir Georges-Etienne Cartier, celui de Mgr Bourget et celui de Louis Riel, l'agitateur mérité.



Une figure du sacrifice eucharistique

A cette dernière occasion, six mille personnes étaient rassemblées dans l'enceinte du temple, toutes ayant tenu à répondre à l'appel de l'association Saint-Jean-Baptiste, qui avait eu l'idée première de cette démonstration funéraire.

M. l'abbé Sentenne, curé, officia, assisté de M. l'abbé Braye, comme diacre, et de M. l'abbé Desaulniers, de Notre Dame de Bonsecours, comme sous-diacre.

Le chœur, sous la direction de M. Charles Labelle, chanta la messe des morts harmonisée de M. l'abbé Perrault, et à l'offertoire le *Domine*.

MM. les abbés Martineau, Giband, Picard, Daniel, Reid, Kavanagh et beaucoup d'autres membres du clergé étaient dans le sanctuaire.

Les marguilliers de l'Eglise, MM. J.-B. Rolland, C.-P. Hébert et E. Prud'homme, assistés des officiers de l'association Saint-Jean Baptiste, firent la quête.

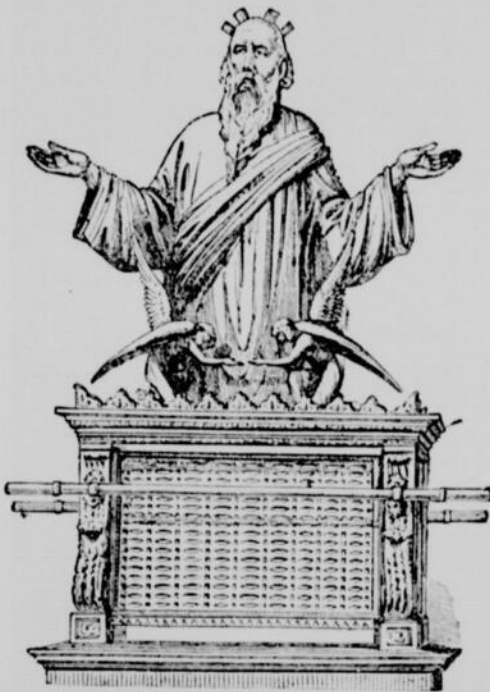
Le conseil municipal avait pour représentants, MM. les échevins Beausoleil, Grenier, Préfontaine, Mount, etc.

La délégation des anciens zouaves pontificaux était composée de MM. G.-A. Drolet, T. Fau-teux, C.-A. Vallée et C.-A. Lebel.

Pendant la messe funèbre, la plupart des marchands catholiques du centre de la ville avaient clos leurs établissements ; les drapeaux étaient hissés à mi-mât sur plusieurs édifices.

\* \*

La paroisse de Notre-Dame comprenait, à l'origine de la colonie et jusqu'à une date relativement rapprochée de nous, toute la ville de Montréal. Mais l'évêque de Montréal crut devoir, plus tard, afin de s'assurer des revenus absolument nécessaires pour l'existence du diocèse, essayer de diviser cette vaste paroisse.



Une figure de l'Eucharistie

Cette démarche fut le point de départ d'une chaude polémique entre le séminaire et l'évêché. Une correspondance volumineuse, déposée aux archives de ces deux maisons, témoigne de l'ardeur de la lutte. La presse s'en mêla également ; quelques journaux prirent fait et cause pour les sulpiciens, d'autres se firent les défenseurs de l'évêché.

A cette époque parurent deux brochures bien connues : *La grande guerre ecclésiastique*, par M. Dessalles, et la *Comédie infernale*, par M. Ville-neuve, qui devint prêtre de l'évêché, dont il s'était fait le champion, peu de temps après la publication de ce livre. Ces deux ouvrages méritèrent les censures ecclésiastiques.

Enfin, le dimanche 23 avril 1871, Mgr Bourget fit lire un mandement dans les diverses églises de la ville, par lequel il annonçait que Mgr Taschereau, archevêque de Québec, avait été nommé par Rome pour régler le différend.

*J. S. E.*

L'égoïsme est comme l'embonpoint ; plus on en a, plus on est gêné par celui des autres.—JULES LEMAITRE.

Souffrir que le méchant fasse mal, quand on peut l'empêcher, c'est participer à son crime.—MAXIME ORIENTALE.

## CONTES DE MON VILLAGE

(Récits d'Alsace)

### IV.—L'ABBÉ L'HERMITE

—Mille excuses, si je vous dérange, monsieur le curé....

L'abbé L'hermite, plongé dans la lecture de son journal, qui devait l'intéresser énormément, ne m'avait pas entendu ouvrir la porte du jardin. J'étais même arrivé tout à côté de lui, devant la tonnelle de chèvrefeuille en faisant crier un peu fort le gravier de l'allée, qu'il n'avait pas levé la tête. Ce n'est qu'en me voyant planté devant lui qu'il s'écria, comme au sortir d'un rêve :

—Ah ! monsieur Jean, je ne vous avais pas entendu. Excusez moi ; que je suis heureux de vous voir !....

C'était un gros homme, de cinquante ans environ, le visage paisible d'un bon curé de campagne, qui ne veut de mal à personne et se contente de vivre en paix, à l'ombre de son église, avec sa vieille servante et ses habitudes d'autrefois.

Quelle perle d'homme ! C'était l'ami intime du grand père. Ils faisaient ensemble d'interminables parties de cartes, et, comme le brave homme est mort et que monsieur le curé n'a pas perdu le goût de ce jeu, fort innocent du reste, c'est son petit-fils qui remplace le partenaire disparu.... C'était même le seul but de sa visite.

Le village, désert, par cet après midi de juillet, était d'une mélancolie ! et la "copie" n'allait pas du tout.... L'inspiration manquait : que voulez-vous, on ne commande pas ces choses là.

—Allons, pensais-je tout à coup, monsieur le curé doit s'ennuyer autant que moi : il n'y a que quelques blanches parties de piquet et deux ou trois verres de son vieux vin de Tours (je n'en ai plus jamais bu de pareil), qui puissent nous secouer de cette torpeur.

—Quelle chaleur, monsieur le curé, quelle chaleur !....

—.... Et vous êtes venu pour une partie de piquet, n'est ce pas ? On s'ennuyait dans la grande maison déserte ; les idées ne coulaient pas comme on l'aurait voulu ; la tête était lourde.... C'est tout naturel. J'étais précisément dans le même cas que vous. Tenez, mon journal était tellement intéressant que je me suis endormi dessus ! Quelle comédie que la fatigue !....

—.... Qu'on est donc bien, chez vous, sous cette tonnelle qui parfume, pour lire, rêver et clore les yeux tout à fait, si on en a envie !

Et nous nous mimés tous les deux à rire, au nez l'un de l'autre, d'un de ces bons rires de béat contentement, comme les hommes heureux seuls savent vous en trouver.

—Catherine, appelle tout à coup monsieur le curé, Catherine, apportez nous.... vous savez bien quoi....

Il n'avait pas besoin d'en dire plus long, pour voir peu après la petite porte de la cour s'ouvrir et la vieille servante, une de ces bonnes femmes, toute ridée, en casaquin de laine et petit bonnet tuyauté, apparaître, dans la verdure de l'allée qui faisait un cadre si harmonieux à la scène vraiment attendrissante, avec un grand plateau à la main.

—Tiens, bonjour monsieur Jean, disait-elle alors de sa voix cassée, comment vous portez vous ?

—Mais pas mal, mademoiselle Catherine, et vous ?

—Assez bien, merci.... Et mademoiselle Victoire (c'est ma servante), en a-t-elle finie avec ses névralgies qui doivent la faire bien souffrir, la pauvre enfant !....

Elle dépose déjà sur la table la vieille bouteille, toute empoussiérée, deux verres, des cigares et un jeu de cartes, avec le tapis, l'ardoise et le bâton de craie.

C'est alors que les interminables parties de piquet commencent, silencieuses, farouches, avec le seul bruit des cartes qui s'abattent ou le bon rire d'un joueur qui a beau jeu.

La fumée bleuâtre des cigares monte doucement dans le feuillage des arbres ; les verres de ce bon petit vin de Tours, sucré et mielleux dans la bouche, comme un nectar (monsieur le curé est un connais-

seur émérite), se vident les uns après les autres' avec une rapidité merveilleuse....

Et c'est ainsi que peu à peu le soleil baisse ; une petite brise parfumée nous apporte, en passant, les senteurs de toutes les roses, des giroflées, du ré-séda....

—Et si nous allions souper, interrompt tout à coup l'abbé L'hermite, en se levant....

—Une excellente idée, monsieur le curé ; l'air vif creuse bien plus que tous les apéritifs du monde.

Et là-dessus, on se quitte, après force poignées de mains.... Le bon curé me reconduit jusqu'à la petite porte du jardin, en disant :

—Quelle belle soirée, monsieur Jean, quelle belle soirée.... Ah ! la grandeur de Dieu ! la sublime beauté de l'univers !

La route s'allonge devant moi, toute blanche au clair de lune et dans le grand silence de cette splendide soirée d'été, je songe au bonheur de cette vie calme et paisible, loin du tumulte des villes, qui est ce que les hommes ont encore trouvé de mieux pour ne pas être tout à fait malheureux....

*J. B. Chatrian*

Bruxelles (Belgique), 1891.

## NOUVEAU FEUILLETON

A la suite de *Fleur de-Mai* qui s'achève, le MONDE ILLUSTRÉ commencera bientôt la publication d'un magnifique roman feuilleton. C'est l'œuvre par excellence du meilleur romancier feuilletoniste de Paris. Sans aucun doute, ici comme en France, le prochain feuilleton du MONDE ILLUSTRÉ obtiendra un succès sans égal.

M. RICHER, PEINTRE

M. Richer qui vient d'arriver de Paris, où il a fait de puissantes études, a tenu une exposition de ses œuvres chez M. Archambault, photographe, (rue Notre-Dame)

Nous avons été voir les divers ouvrages exposés par cet artiste, de même que beaucoup d'autres, et nous sommes revenu satisfait de notre visite.

M. Richer a beaucoup de talent, et on s'en aperçoit aisément en regardant ses tableaux. Cet artiste, qui doit repartir en octobre prochain pour aller continuer ses études à Paris, deviendra certainement un des meilleurs parmi nos peintres canadiens.

Le tableau représentant la *Mort de Cadieux* est bien peint, ainsi que plusieurs autres. Nos félicitations à l'auteur.

## SUR LA LIGNE DU CHEMIN DE FER GRAND-TRONC : GORHAM

(Voir gravures)

Ce charmant endroit est le point d'entrée au pays merveilleux des Montagnes Blanches. C'est le village le plus rapproché du mont Washington et des grands pics du Nord. Son élévation, de 812 pieds au-dessus du niveau de la mer, fait que l'air y est on ne peut plus salubre. Le voisinage des monts Washington, Madison, Jefferson et Adams, lui donne un rare aspect de grandeur.

C'est un des plus pittoresques coins de pays où l'on puisse aussi facilement arriver, situé qu'il se trouve sur la grande ligne directe du chemin de fer Grand Tronc, de Montréal à Portland.

Les quelques vues que nous donnons aujourd'hui suffiront à rappeler tous les attraits qu'offre au touristes une excursion à Gorham, New Hampshire.

J. S. E.

Si la rareté d'une qualité en fait le prix, il y a peut-être moins à s'enorgueillir d'avoir du génie que du bon sens.—G. M. VALTOUR.



SALON DE 1891.—BAZEILLES (1870).—TABLEAU DE M. CHARLES MERLETTE



GROUPE DES ZOUAVES DÉCORÉS

A TRAVERS LE CANADA.—LES FÊTES A TOUROUVRE

Photographie Quéry frères—Photogravure Armstrong

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

## AMOUR SOUS LES FRIMAS

III

ENTRE L'AMOUR ET L'AMITIÉ

(Suite)

—Je le crois bien, interrompit Mme Barley. Et les hommes qui conduisent ces petits bateaux pa-taugent dans la neige, s'enfonçant quelquefois dans l'eau à travers la glace, quelle constitution pour résister à de si rudes assauts !

—Oh ! oui, madame. Figurez-vous que j'ai vu un de ces hommes enlever ses bottes pour en rejeter l'eau, puis les remettre tranquillement par-dessus son pantalon gelé. N'y a-t-il pas de quoi se donner la mort par une température glaciale ?

—N'aurons-nous pas bientôt un tunnel ?

—Je vous assure que M. Laurier et sa suite sont fortement en faveur de la construction d'un tunnel. Dans l'intérêt du projet, il est même bon que ces messieurs se soient rendu compte par eux-mêmes de la situation déplorable dans laquelle se trouvent réduits, l'hiver, les 150,000 habitants de l'île du Prince-Edouard. Il n'est peut-être pas dans tout le monde civilisé de population aussi nombreuse qui soit dans de semblables conditions.

—Oui, certainement le gouvernement devrait faire quelque chose pour nous, hasarda M. Rosewood.

—Il le faudra bien, un jour ou l'autre, riposta Alfred. Quand la question viendra devant le parlement, ces messieurs seront bien préparés pour démontrer la nécessité d'un tunnel. Quant à l'argent, ils voteront tout ce qui sera nécessaire. J'ai entendu l'un d'eux, dire, qu'il voterait quinze, vingt millions si c'était nécessaire, et...

Un cri de douleur éclata tout à coup comme une fusée :

—Aie ! aie !

Félix se frottait la main, avec des contorsions comiques, tandis que le chat s'enfuyait de toute la vigueur de ses pattes.

—Ah ! ah ! s'exclama la mère, je t'avais prévenu, mon garçon ; il ne t'a pas manqué cette fois. C'est bien fait ; si tu ne restes pas tranquille, je t'enverrai coucher.

Mme Rosewood intervint :

—Ne le grondez pas tant. Il est assez puni. Tenez, regardez cette main comme le chat l'a égratignée.

Et comme elle pourchassait pour le faire sortir, le chat qui s'était réfugié sous le canapé...

—Oh ! je vous en prie, madame, s'écria Mme Barley, laissez ce chat tranquille. Ce n'est pas sa faute à cet animal. Il faut que le gamin apprenne à ne pas taquiner les chats.

L'incident donna un autre tour à la conversation.

—Mademoiselle Annie, fit Mme Rosewood, n'êtes-vous pas sortie dernièrement en traîneau ?

—Certainement, madame, plusieurs fois. Les chemins sont en si bon état pour les traîneaux maintenant.

—Alors, vous aimez beaucoup à aller en traîneau ?

—Beaucoup, madame.

—Bien, il faudra venir avec nous, un de ces jours.

Et en disant ces paroles, elle tournait les yeux du côté de son fils.

Il comprit très bien ce que ce regard signifiait ; mais il feignit de ne pas comprendre.

—J'accepte avec beaucoup de plaisir, fit simplement la jeune fille.

—A propos de traîneau, continua Mme Rosewood, avez-vous remarqué le nouvel équipage de Mme Spierling. Je l'y ai vue l'autre jour en compagnie de Mme Spencer, un équipage superbe à quatre places, tout flambant neuf, garni des plus riches fourrures ; des chevaux fringants, des harnais reluisants. Ces deux dames paraissent très intimes. C'est beau quand même la richesse.

—Surtout quand on sait si bien l'employer, ajouta Annie.

Aux noms de Spierling et de Spencer, ces deux noms qui occupaient son esprit tout entier depuis quelques jours, résumant ses amours et ses antipathies, Alfred avait tressailli et il écoutait très attentivement.

—Ces dames sont très charitables, poursuivait Annie. On dit que Mlle Marguerite marche sur les traces de sa mère. L'autre jour, je l'ai vue qui sortait de chez John Smithson où elle venait de porter des secours et des consolations.

Alfred était ravi d'entendre parler ainsi de Marguerite. Il eut pour Annie un mouvement de reconnaissance.

Mme Rosewood reprit :

—Vous voulez parler sans doute de ce pauvre diable de marin, qui a été si grièvement blessé lors du naufrage de la barque *Mary*.

—Précisément. Il paraît qu'il va beaucoup mieux et qu'il sera debout dans quelques jours, grâce à ces dames.

Alfred brûlait d'envie de faire quelques questions au sujet de ces dames, de Marguerite surtout, mais il n'osa pas. Surtout après sa querelle publique au patinoir avec Henri, il crut que le mieux était de garder le silence. Il écoutait avec intérêt.

Sa mère continuait à parler :

—Cette demoiselle Marguerite est bien gentille et bien aimable, paraît-il. On dit qu'elle est au mieux avec M. Henri, cela fera un beau couple, et bien assorti.

En même temps, elle jetait un coup d'œil de côté sur son fils pour voir l'effet que produisaient sur lui ces paroles.

Il demeurait impassible.

—Oh ! ils sont si jeunes l'un et l'autre qu'ils n'y pensent peut-être guère eux-mêmes. Ce ne sont là que des suppositions.

—Je ne le crois pas ; mais qu'en penses-tu toi Alfred ?

Ainsi brusquement interpellé, Alfred eut un soubresaut de surprise :

—Moi, que veux-tu que j'en pense ?...

—Parce que tu as eu une petite difficulté avec M. Henri, ce n'est pas une raison pour lui en vouloir encore.

Alfred changea de couleur en comprenant où sa mère voulait en venir ; mais il sut se contenir. Il répondit tout simplement :

—Je ne lui en veux pas, Dieu m'est témoin ; mais toute camaraderie a cessé entre nous.

—Bah ! répliqua le père, bagatelles que tout cela. Ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. L'amitié, la camaraderie d'un jeune homme comme M. Henri Spierling est précieuse, on ne la rencontre pas tous les jours, et c'est folie que de la perdre pour des vétilles. J'espère que tout cela s'arrangera.

Alfred faisait la sourde oreille et avait juré de ne pas répondre. Pour se donner une contenance, il avait été prendre le chat et l'avait mis sur les genoux du gamin en disant à celui-ci :

—Tiens ! caresse-le comme cela, et tu verras qu'il ne te fera aucun mal.

Le chat se mit à ronronner tout doucement sous la main de l'enfant.

—Tu vois, s'écria triomphalement Alfred, voilà comment on dompte les animaux les plus féroces. Maintenant, nous allons passer à un autre genre d'exercices.

Il prit un chiffon qu'il roula en boule et attacha au bout d'une ficelle. Il la fit rouler sur le tapis devant le chat qui, aussitôt, s'élança pour courir après ; puis il tendit la ficelle au gamin triomphant :

—Vous voilà bien amis tous deux maintenant ; tâchez de le demeurer.

—C'est cela, fit en manière de morale le père, qui avait suivi attentivement ce petit jeu. Toi qui

connais si bien le moyen de ramener la concorde, j'espère que tu l'emploieras pour ton propre compte.

—Amen ! répondit en riant Alfred. Sais-tu, père, que tu t'entends parfaitement à faire un sermon ?

—Et à ennuyer mes auditeurs, n'est-ce pas ? ajouta malicieusement le père. Mais c'est le sort de bien des sermons d'être ennuyeux.

Onze heures sonnèrent à la pendule sur la cheminée.

Mme Barley se leva brusquement.

—Comment ! il est déjà onze heures ! Mon Dieu ! comme le temps passe vite en bonne société.

—Merci bien pour le compliment, s'écrièrent en chœur M. et Mme Rosewood ; mais ne vous pressez pas, restez encore un peu.

—Oh ! non, merci, il est bien temps de rentrer.

Mme Barley, Annie et son frère, se levèrent et se dirigèrent vers la porte.

Pendant que ces dames endossaient leurs manteaux et mettaient leurs imperméables, Mme Rosewood, voyant qu'Alfred ne mettait pas beaucoup d'empressement à les accompagner, lui poussa le bras en lui disant à l'oreille :

—Tu vas escorter ces dames.

A cet avertissement maternel, le jeune homme décrocha son pardessus. En moins d'une minute, il sortit avec ces dames.

Il avait plu dans la soirée, et le dégel commençait. L'eau avait lavé la surface de la glace sur les trottoirs, tandis qu'elle s'arrêtait dans des trous, mêlée à la neige et à la terre. Le trottoir était presque impraticable. Alfred prit le bras de ces dames : une de chaque côté, et tous les trois, quelle que fut leur habitude de ces sortes de marche, s'avancèrent avec précaution.

Souvent un pied glissait et menaçait d'entraîner tous les autres. On se raidissait contre son voisin, où l'on se laissait glisser mollement. Une fois, Annie faillit perdre l'équilibre et dut se retenir au bras d'Alfred qu'elle serra fortement. La nuit était noire ; ils ne voyaient pas bien où ils mettaient le pied. Il y avait une lampe électrique dans la rue, mais là-bas, tout au bout, ses rayons ne parvenaient pas jusqu'à l'endroit où ils étaient.

—Prenons la chaussée, dit enfin Alfred ; ce sera plus sûr, autrement nous allons tomber.

En effet, il y avait au milieu de la chaussée un passage battu par les pieds des chevaux et par les traîneaux.

Ils s'y rendirent après deux ou trois glissades sans mauvais résultat, heureusement.

—Enfin, s'écria Mme Barley en lâchant un peu le bras d'Alfred qu'elle serrait fortement contre elle, nous voici en sûreté.

Elle appela son gamin ; mais celui-ci n'écoutait pas. Il courait sur la glace avec une légèreté de daim ; une fois cependant, son pied heurta contre un obstacle et il tomba de tout son long sur le dos.

Sa mère cria de nouveau :

—Viens ici.

Mais déjà le gamin s'était relevé vivement et avait repris sa course de plus belle.

Lorsque Alfred fut rentré à la maison, sa mère lui demanda :

—Eh bien ! comment trouves-tu Annie ?

—Moi ? fit Alfred d'un air étonné. Mais je la trouve comme toujours, une très bonne fille.

—Rien de plus ?

—N'est-ce pas assez ? C'est un assez bon compliment, je crois ; on ne peut pas en dire autant de tout le monde.

—C'est vrai, ajouta la mère, en manière de conclusion.

Louis Tessari

A suivre

Les biens que l'on vante le plus ne sont pas ceux que l'on a, mais ceux que l'on désire.—EDM. ABOUT.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 5 SEPTEMBRE 1891

## FLEUR-DE-MAI

QUATRIÈME PARTIE

## L'AFFAIRE DE LAURIAC

Puis elle se promena affairée dans la salle à manger, ayant l'air de s'occuper à un rangement de dernière heure.

Lentement la porte de la salle à manger donnant sur le corridor s'ouvrait et la face jaune et terreuse de Fabrice Dementières se montra.

—Tiens !... dit-il, vous n'êtes pas encore couchée ?...

—Non. Je rangeais, comme vous voyez... Et vous, monsieur Fabrice, d'où venez-vous ?... Rien de bon à coup sûr encore ?...

—Mais si, Irma !... mais si !... je vous dirai ça demain... Une chose heureuse... Ils ne l'ont pas... et pour un peu ils ne l'auront plus... car je pourrai peut-être y mettre la main... Inutile d'en dire pour l'instant d'avantage... D'ailleurs, je suis rompu.

Les yeux d'Irma tombèrent alors sur son maître, et elle s'aperçut qu'il était souillé de boue.

—Une lumière et je vais me coucher... Ce soir, j'ai une espérance... Et, je suis sûr que je vais enfin pouvoir dormir.

Et prenant un flambeau, Fabrice Dementières se retira dans sa chambre.

La porte de l'office s'ouvrit et la sinistre face de Romain apparut.

—Il avait bien besoin de venir, celui là.

Irma hochait la tête, regardant son mari droit dans les yeux...

—Dame, tans pis pour lui... Qu'est-ce que tu veux ?...

—Ben oui !

—Faut ce qu'il faut !...

—Evidemment... C'est égal... ça va être dur... D'autant plus qu'il va brailler comme un blaireau...

—Ah ! bah ! le jardinier couche au-dessus de l'écurie, et il est sourd comme une pioche... Il n'y a donc que la vieille... Et elle pourra crier de son lit... Personne ne l'entendra.

—Oui, mais faut attendre qu'il soit endormi.

—Oh ! je trouverai bien un prétexte...

Quand il sera au lit, j'entrerai dans sa chambre... tu m'entendras aller et venir... et quand je lui dirai : "—Allons, bonsoir", tu entreras...

—Compris...

—Tu ne feras pas de gaffe ?

—Tu peux en être sûr.

Doucement, Irma se leva et ouvrit sans se presser la porte de la chambre de M. Dementières.

Celui-ci était déjà couché.

—Qu'est-ce qu'il y a, Irma ?—demanda-t-il.

—Rien, monsieur, rien, ne vous dérangez pas...

En balayant et en arrangeant votre chambre, j'ai dû laisser les clefs de Mlle Henriette et elle va être très méchante si je ne les lui rapporte pas avant de me coucher.

—Les trouvez-vous ?

—Non, monsieur.

Irma cherchait, furetant par la chambre...

—Elles ne sont pas là, je les aurai laissées ailleurs...

Et auprès une pause, élevant légèrement la voix :

—Allons ! bonsoir... bonsoir.

Fabrice Dementières qui s'était soulevé de son lit, la tête appuyée sur son coude pour suivre Irma du regard durant ses recherches, se laissa retomber, s'allongeant dans son lit et se préparant au sommeil.

Avec une énergie désespérée il tressauta subitement !...

Un lourd manteau, un pardessus énorme venait de s'abattre sur lui, recouvrant sa tête et la partie supérieure de son corps.

En même temps Romain bondit et tomba sur lui de tout son poids, paralysant les mouvements de ses mains.

Un rugissement étouffé se fit entendre. Fabrice Dementières était nerveux, il luttait avec l'énergie que l'angoisse suprême décuple.

—Mais tiens-lui donc les pieds, — gronda Romain, — car Fabrice se tordait et ses jambes battaient l'air à coups désordonnés.

Irma ne parvenait pas à s'emparer des deux pieds...

—Mais tiens lui donc les pieds... comme pour l'autre... Tu te souviens bien...

Encore un effort et Fabrice Dementières fut totalement réduit à l'impuissance.

—Là, tiens le bien, souffla Romain, — j'ai ce qu'il faut...

Dans l'office, Romain s'était emparé d'un couteau à découper la viande.

Un véritable coutelas affilé et pointu.

—Ne le lâche pas... Je finirai bien par trouver la bonne place !

Par dessus le manteau, à travers l'étoffe, tout en s'étalant sur Fabrice, Romain frappait à grands coups, cherchant à atteindre la gorge.

M. Dementières parvenait parfois, malgré tout le poids qui l'étoffait, à soulever Romain, à le faire osciller...

—Oh ! t'as beau te débattre, faisait Romain, — t'as beau faire le malin, — faut que tu y passes... Fallait pas rentrer ce soir, v'là tout ! C'est un malheur pour toi...

Enfin, à travers le drap, un "han" de mort se fit entendre...

Le coutelas de Romain venait de s'enfoncer dans le cou de sa victime.

Tout juste à ce moment, Irma disait à son mari :

—Dépêche toi, Romain, je n'en peux plus...

Je vas le lâcher.

Toujours étendu sur le corps de Fabrice Dementières, Romain attendit encore un long instant.

Mais les efforts des jambes s'alanguissaient. Elles s'allongeaient maintenant, n'opposant plus à la pression d'Irma que les mouvements nerveux.

—Ça y est, va !—fit Romain qui se releva enfin tout trempé de sueur.

Avec des précautions, cependant, la tête tendue, tout prêt à rebondir sur Fabrice, il souleva doucement son pardessus.

M. Dementières expirait...

Son sang à gros bouillons s'échappait par une blessure béante, énorme...

La carotide avait été tranchée net du dernier coup.

L'œil du mourant devenait vitreux... la bouche tombait béante... Un flot d'écume rougeâtre apparut à ses lèvres...

—Oh ! c'est bien fini cette fois, — fit Romain, tu peux le lâcher.

—Bien oui, mais tout ce sang !...

Les draps, par taches énormes, étaient souillés. Maintenant il imbibait le matelas, glissant sur la descente de lit...

Le pardessus était même tout trempé.

—Mais, puisque nous nettoyons tout, — fit Romain, en s'essuyant les mains aux draps et à l'oreiller.

—C'est vrai, tu as raison... Maintenant, à l'autre... Mais elle ne nous donnera pas tant de mal... Faudra bien qu'elle dise ce qui en est...

Henriette Dementières ne dormait pas.

Du fond de l'alcôve, au milieu de sa face jaunie et ridée, les gros yeux ronds pointaient étincellants comme des prunelles de chat dans l'ombre.

Une bougie brûlait sur la table de nuit.

Longtemps, bien longtemps, comptant les heures, elle avait attendu le retour d'Irma qu'elle savait bien sortie pour aller papoter au bourg.

Sitôt qu'Irma apparut, elle commença à bougonner.

—Si ça a du bon sens, — dit-elle, de sa voix devenue pâteuse et embarrassée, — oui, si ça a du bon sens de courir ainsi le soir par les chemins creux !

—Je cours où ça me plaît, — répliqua aigrement Irma. — On n'est pas des esclaves, je pense... Il

y a assez longtemps que je me décarcasse inutilement pour vous... Après tous les services que je vous ai rendus... Si on peut croire... Et rien ! Pas un mot !... Rien de rien !... Même que votre frère et vous vous viendriez à mourir, je sortirais d'ici nue comme un saint Jean... Et ça n'est pas une horreur !... Eh bien !... qu'est-ce que vous en dites ?... Vous ne répondez rien...

—Qu'est-ce que vous voulez ?

—Je veux que vous teniez la promesse de votre frère... Il m'avait promis de l'argent... J'ai tout fait pour lui... Je me suis sacrifiée, j'ai peiné... J'ai tout fait... Eh bien... en voilà assez ?... Où est il votre argent ?...

La tête de Mlle Dementières s'agitait sur son oreiller.

—Je n'en ai point, — fit-elle. — Vous savez bien que je n'ai point d'argent.

La porte, qui n'avait été que poussée par Irma, se rouvrit.

—Répétez voir un peu que vous n'avez pas d'argent, — fit Romain apparaissant sur le seuil, — oui, redites-le. Avec ça que nous ne savons pas que vous avez un fort sac.

La terreur de Mlle Dementières à l'apparition de Romain avait été tellement forte qu'elle ne trouva pas la force de répondre.

L'imprudente phrase prononcée par Arthur Forcière au souper qui avait suivi le bal de l'Opéra n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

—J'ai répété cent fois à Mlle Dementières qu'elle avait tort de garder ainsi de l'argent chez elle, avait-il dit, c'est de la dernière imprudence.

Il avait même ajouté :

—Un beau jour, elle sera assassinée par un rôdeur.

Romain avait inscrit cette phrase dans sa mémoire, attendant l'instant propice pour tenter le coup qu'il était en train de si bien réussir.

—Ça, — se répétait-il, — ça me reconciliera avec Irma.

Il n'avait pas menti.

Et tandis qu'il tenait sa femme à la gorge, pour l'empêcher de crier, il lui avait expliqué tout son plan, mûri sagement depuis de longs jours.

D'abord furibonde, Irma se calmait comme on l'a vu.

Fabrice était venu à Vernon au moment où on l'attendait le moins, tant pis pour Fabrice ; son intempestive arrivée avait signé son arrêt de mort.

Maintenant, à l'autre...

Et ainsi que l'avait fort bien dit Irma, comme celle-là ne pouvait pas bouger, la chose serait beaucoup moins pénible.

Romain avait tranquillement refermé la porte.

—Allons, ma petite mère, — dit-il carrément à Henriette, — faut pas faire laméchant, et nous dire, là, bien gentiment, où vous cachez votre galette... autrement, ça vous causera du bobo...

—Misérables !... Allez-vous-en !... Laissez-moi !... Je n'ai pas d'argent...

—Ne dites donc pas de bêtises, — interrompit Romain en s'avançant, les mains étendues. — Vous comprenez bien que nous ne viendrons pas vous trouver comme ça la nuit, si nous ne savions pas que vous avez un vrai magot. Nous ne vous serions pas dérangés pour des prunes. Faut vous faire une raison, ma petite mère... Là... je vous dis que si vous voulez être bien gentille, on ne vous fera pas de mal... Mais faut pas obliger les gens à sortir de leur caractère, faut pas les obliger à cogner... Là, c'est y compris ?

—Mon frère reviendra... bégayait toujours la vieille fille, — il prévendra la gendarmerie...

—Ne dites donc pas de bêtises. — Romain eut un ricanement sinistre, — votre frère ne reviendra pas... là... vous pouvez en être sûre... ne vous ostinez pas... allez, c'est bien inutile.

Romain s'approchait toujours du lit.

—Allons, — dit-il, comme Mlle Dementières continuait à se renfermer dans un mutisme farouche, — alors, la bonne douceur, la franche amitié, c'est inutile... Va falloir taper... et dur, et longtemps, jusqu'à ce qu'on dise où est la galette ?...

La main de Romain s'abattit sur la gorge ridée de la vieille fille.

Alors, la soif de la vie fut plus violente que la soif de l'or.

Elle agita la tête dans un mouvement désespéré....

—Là ! là !... —fit elle, grinçant des dents, —là, dans le secrétaire.... Oh misérables.... on vous prendra.... on vous coupera le cou....

—Faut pas parler de ça, —fit Romain d'un ton sinistre, —ça porte malheur.

Irma s'était précipitée vers le vieux secrétaire. Romain, moins leste, ne l'atteignit qu'après elle.

—C'est à moi !... —fit Irma. —C'est à moi ; tu me l'as promis !... pour remplacer l'argent que tu m'as volé !... C'est à moi !... Ah ! ne vas pas essayer de me le prendre....

—Mais non ! Mais non ! —répliqua Romain, —tiens-toi donc tranquille —mais tu ne prendras pas tout, il y a part à deux....

Irma avait ouvert le secrétaire. Elle savait où se trouvaient les clefs, et alors elle sortit un à un les tiroirs, fouillant, cherchant, éparpillant les papiers....

—Il y a une cachette, —fit Romain, —c'est sûr. Mais où ?... Nous n'avons pas le temps de chercher. Tire tous les tiroirs....

Et quand ils furent par terre, Romain, avec une clef, sonda les parois de chêne....

Il finit bien vite par percevoir un son creux... La cachette.... c'était là, dans l'épaisseur....

Alors, avec le couteau de cuisine qu'il sortit de dessous son paletot, il pratiqua une pesée

—Ne te dérange pas, va, ma vieille, —fit il à Mlle Dementières, —nous travaillons bien sans toi. Ça ne sera pas long.

Le couteau était encore rouge, encore humide ! Sur les mains de Romain il laissa une trace, également sur le bois une longue raie rouge, mais le ressort de la cachette sauta, et alors les liasses de billets et l'or apparurent aux yeux des deux bandits.

Avec de petits cris de joie convulsive Irma enfouissait les liasses de billets dans la poche de sa robe, tressaillant à la délicieuse sensation du papier soyeux.

—Eh ! là bas.... Pas tout ! pas tout, —fit Romain, —je veux ma part.

Elle lui laissa quelques liasses et aussi des rouleaux d'or.

Oui, il fallait bien lui abandonner sa part. Elle le comprenait, autrement il lui aurait tombé dessus. Elle aurait bien voulu tout garder, mais non, elle devait partager avec lui.

Maintenant, ils s'en allaient, sans même dire un mot à la vieille, sans plus s'occuper d'elle que si elle n'existait déjà plus, laissant même la porte ouverte

Bientôt Henriette entendit le bruit de leurs pas se perdre dans l'escalier.

Ils s'arrêtèrent encore un moment au rez de chaussée mais un instant fort court....

Puis le grand portail se ferma avec un énorme coup de tam tam qui résonna dans le silence de la nuit.

Alors, mais seulement alors, Mlle Dementières se mit à pousser des clameurs suraiguës.

—Au voleur !... au voleur !...

Ses longs gémissements, pareils à ceux d'un chien hurlant à la mort, semblaient retomber sur elle même et l'écraser dans son malheur.

—Fabrice.... au voleur !... Fabrice.... au secours !...

Rien !...

Elle s'arrêta soudainement.

Une bouffée d'acre fumée venait de la prendre à la gorge, terminant sa clameur en un accès de toux.

Epais et noir, —elle ne se trompait pas, —un nuage montait par l'encorbellement de l'escalier.

Et alors de cette ombre sinistre jaillit tout à coup une lueur rouge !

—Le feu ! —bégaya Mlle Dementières. —Oh ! les misérables, ils ont mis le feu !... A moi !... Je vais brûler là.... Je vais être brûlée vive !... Oh ! misère !... et ne pas pouvoir remuer.... A moi !...

La flamme montait....

Maintenant l'escalier ronflait comme une cheminée énorme.

Des langues de flammes tourbillonnaient en

longues colonnes et gagnaient peu à peu les combles.

Le feu n'avancait point comme il agit la plupart du temps, avec une surprenante rapidité, Romain et Irma ayant pris le soin de fermer toutes les portes.

Mais avant de partir, ils avaient répandu sur le plancher, sur les rideaux de la chambre de Fabrice, sur les tentures du lit où il se raidissait sous les atteintes du froid mortel, tout un bidon de pétrole et au moment de partir, une allumette faisait flamber le tout.

L'incendie avait promptement gagné l'escalier et ses craquements, ses détonations sourdes se couaient déjà les murailles de la vieille maison.

Tout flambait à l'intérieur, et bientôt les flammes s'élançèrent par la porte de la chambre de Mlle Dementières.

Elles arrivaient menaçantes, encore un instant et elles allaient l'atteindre.

Alors, au prix d'un surhumain effort, les mains de la vieille fille s'accrochèrent aux draps, au bois du lit, et elle parvint à se jeter à bas, tombant sur le tapis où un instant elle demura inerte.

Mais les flammes gagnaient, elles arrivaient au lit, et elles grésillèrent les rideaux en une seconde.

Les mains d'Henriette s'arc-boutèrent sur le plancher, et alors lentement, car ses ongles se retournaient, ses doigts saignaient, elle put trainer son misérable corps jusqu'à la fenêtre.

Toute la chambre était en feu ! Elle allait être brûlée là toute vive.

Se levant sur un de ses bras, toujours avec une peine furieuse, elle parvint à atteindre le carreau.

Elle donna du poing dedans, faisant sauter la vitre, se campant au poignet.

Elle ne sentit pas la coupure.

Le feu, le feu partout, le feu qui l'entourait, la grillait déjà !...

S'accrochant au portant de la fenêtre, elle réussit à mettre la main jusqu'à l'espagnolette, et alors elle ouvrit....

Mais alors, elle retomba, et il fallut un nouvel effort pour gagner le bord de la fenêtre.

Sa tête s'y appuya, se maintenant ainsi les mains accrochées sur le plat bord.

—Au feu ! A moi ! —commença t-elle à crier... Dans le lointain, oui, elle ne se trompait pas, des cris lui répondaient.

La lueur de l'incendie avait été aperçue, car les flammes s'élançaient à cette heure du faite de la maison.

Ces flambées immenses, qui se tordaient dans les airs avaient fini par avoir raison du sommeil du vieux jardinier sourd.

En sursaut, il s'habilla.

Trop tard.... La porte venait de céder à la formidable poussée du feu !

La cage de l'escalier dégringolait avec un fracas strident, lançant par la porte même des gerbes d'étincelles.

—Et mamz'elle qui est là dedans.... — fit le vieux sourd !

Levant alors les yeux, il aperçut appuyée contre le portant de la fenêtre cette tête effarée, hideuse, que les flammes environnaient déjà, la cerclant d'une infernale auréole

—Ah ! —répétait le sourd, mamz' elle qui est là dedans.... — faut aller chercher une échelle.

Il y mit du temps, de la peine, trois fois il l'appliqua de travers.... et les yeux hagards de la vieille fille le suivaient dans ses maladroits efforts !...

Enfin l'échelle tint bon. Elle arrivait largement jusqu'à la hauteur du premier étage.

Le vieux jardinier monta, voulant essayer de sauver sa maîtresse.

Mais les flammes le firent reculer.

Et la tête de Mlle Dementières retomba grésillante, les cheveux tout flambants, sur le plancher embrasé.

Tout s'éroulait !... La vieille fille venait, avec un dernier hurlement d'agonie, de disparaître dans la fournaise....

Au milieu du brasier autour duquel les paysans des environs accouraient, devisant, gesticulant, piétinant de toutes façons inutiles, les corps des

bourreaux de la Petite-Mai se carbonnisaient à présent, ensevelis sous les décombres de cette vieille maison de Vernon dont le toit avait abrité tant d'opieuses et d'infâmes haines....

Romain et Irma s'enfuyaient.

De temps à autre ils se retournaient pour s'assurer que la grande lueur de l'incendie continuait à monter dans le ciel.

C'était leur sûreté, leur sauvegarde que cette flamme.

—Nous nettoierons tout....

Le feu nettoie, purifie tout, en effet....

Le feu devait faire disparaître la trace de leur double crime.

Tout en suivant un chemin creux, qui les rapprochait de la grande route, ils causaient....

Rien ne les pressait.

Comment donc, ils iraient prendre le train à Lamotte, après avoir fait au petit jour une station près de la rivière, après avoir passé une minutieuse inspection de leurs vêtements, de leurs mains, pour qu'une tache de sang ne vint pas les trahir.

—Alors, —répétait Romain pour la dixième fois peut-être à Irma, — non, bien vrai, ma petite Mama, tu ne m'en veux plus....

—Grand chenapan !... en as tu du vice !

—N'en faut pour vivre !... Et encore ça ne réussit pas toujours.... Tiens ! bien souvent je t'ai parlé de Fil de Soie....

—Oui, encore un joli suet.

—Oh ! un malin s'il en fut, et roué comme le chien du major !...

—Eh bien, nous avons fait un joli coup, ah ! mais un coup tout ce qu'il y a de rup.... Eh bien ! pas du tout.... au dernier moment, ça a raté.

—Ah !...

—Oui.... je te dirai ça.... Alors.... j'ai pensé à toi.... et je me suis dit que je voulais revenir avec toi et réparer mes torts.... Et voilà pourquoi je t'ai arpecinée au tournant.

—J'en ai même mal à la gorge.

—Oui, mais si je t'avais tout doucement appelée, tu aurais fait de beaux cris....

—Pour sûr.... Mais qu'est ce que c'est que le coup de ton ami Fil de Soie ?

Et Romain se mit à raconter à son aimable moitié la suite de l'affaire de Lauriac.

Il a été aisé de deviner de quelle façon, blessé par un coup de feu tiré à bout portant, Henri de Lauriac était tombé face en terre.

Au moment où Henri sortait du château, laissant sa bougie sur l'une des consoles du vestibule, on se souvient que Louchard et Romain étaient cachés derrière l'un des rideaux de cette vaste pièce.

—Viens, avait dit Louchard à son compagnon, en l'entraînant dans la suite des appartements du rez de chaussée, — viens, nous trouverons une autre sortie.

Et ils avaient traversé la petite salle où se trouvaient accrochées au râtelier les armes du marquis des meubles à tiroirs pleins de cartouches, d'ustensiles de chasse, etc.

Une lueur infernale avait jailli dans le cerveau de Louchard.

Prestement il s'était emparé d'un fusil de chasse, le chargeant de deux cartouches de gros plomb.

A travers le taillis une forme blanche fuyait, poussant les cris répétés de Henri ! Henri !...

Alors, derrière la Petite-Mai, la suivant à courte distance, Gaston Louchard s'était avancé.

Répondant à l'appel de la jeune fille le marquis courait à elle !...

Et s'abritant derrière le tronc d'un gros chêne, Louchard l'avait tiré à dix pas, jetant le fusil en travers de l'allée, après avoir vu le jeune homme battre l'air de ses deux bras et tomber face en terre.

Romain et Louchard filaient à travers bois.

Le coup était fait, et bien fait.

—Coup double, — comme disait Romain, avec une admiration concentrée, — coup double ! Ah ! Fil de Soie ! il n'y a encore que toi au monde !... A toi le pompon !...

Et il suivait la ligne des grands bois à enjambées démesurées, regagnant les Souches.

Oui, le coup était fait, bien fait.... un trait

de génie !... Personne ne songerait jamais à venir accuser M. le vicomte de Kersaint d'avoir assassiné son beau-frère.

— Et quant à l'argent !... quant aux billets !... — se disait Romain, — c'est ta femme qui a bien voulu te les donner !... On ne peut pas empêcher ta femme de te donner de la monnaie... Ce qui est à elle est à toi !...

— Oui, oui, — disait Louchard, — ça marche bien, la veine a décidément tourné. Et maintenant que mon aimable beau-frère a reçu son compte, nous allons en faire des affaires... Nous nous occupons tout d'abord du Stroganof, du Dementières, mais, vois-tu, tant que mon compte n'aurait pas été réglé avec M. de Lauriac, je n'aurais été bon à rien... —

— Ah ! tout ça va marcher... Il n'y a que le premier pas qui coûte... —

— Qui sait, maintenant que la place est libre à Lauriac, qu'il n'y a plus de maître, je m'y installerai bien à mon tour... je me remettrai avec ma femme... quand même ça ne serait que pour faire enrager le Valroy, avec le plaisir de le flanquer à la porte !... en compagnie de ma vieille bringue de belle-mère !... —

— Eh bien ! Et moi ? —

— Toi, tu resteras avec moi... Tu seras là pour leur faire peur... —

— Oh ! nous rigolerons... —

— En attendant, il ne faut pas oublier l'autre, auquel j'ai promis ses mille francs, car si je ne les lui donnais pas, il mangerait certainement le morceau et nous dénoncerait. —

— Ça, tu peux le croire. —

Un rendez-vous avait été précédemment donné à Félix Mingat, à une lieue environ du château de Lauriac, au matin de ce jour même.

Il était entendu que le vicomte de Kersaint à cet instant lui remettrait de la main à la main, les mille francs promis.

Au petit jour, Gaston et son complice continuaient donc à longer une de ces interminables lignes, qui dans les bois bien percés, s'enfoncent à perte de vue.

— Il y a un homme au poteau du milieu, — fit Romain. —

— C'est notre homme. —

Les deux bandits, en s'approchant, reconnurent effectivement Félix Mingat qui avait fait, tout courant, un long détour, et les attendait au passage pour recevoir son salaire, le prix du sang.

En s'approchant, Gaston et Romain purent s'apercevoir que Félix Mingat était très pâle.

Les émotions de la nuit l'avaient profondément secoué. Il ne croyait plus guère à la fable que le vicomte de Kersaint lui avait racontée.

— Mais tout ça, c'est pas mes affaires et pourvu que je touche mes mille francs, le reste ne me regarde pas. —

Et quand Louchard s'avança, il lui tendit simplement la main.

— Vous voyez bien, mon brave garçon, que je ne vous ai pas trompé. —

— Dame, mon bon monsieur, on dit comme ça qu'un honnête homme n'a que sa parole. —

Et avec une sensation délicate, qui faisait trembler ses doigts, Félix Mingat avait palpé le billet de mille, le seul certainement qu'il eût jamais vu dans sa vie.

Le misérable chercha une autre parole que le mot : "Merci bien." Il ne la trouva point. Il serra le précieux papier dans sa poche, il repartit, courant dans la direction de Lauriac.

— Bon voyage, — fit Louchard en voyant le drôle s'éloigner. Celui là, nous ne le retrouverons jamais sur notre route. Il aurait trop peur que nous ne lui redemandions notre monnaie. —

Et alors, libérés envers lui, Romain et Gaston reprirent leur course.

Gaston Louchard avait admirablement combiné son affaire.

Il était parti à pied de Hairelle, et la distance était grande, elle se comptait bien par sept à huit lieues de pays, encore les deux gredins étaient-ils obligés de faire de grands détours pour cheminer toujours à travers bois.

Si bien que Gaston Louchard, mince, chétif, malingre même, n'en pouvait plus de ce surcroît de fatigue.

Il ne faut pas compter non plus pour rien dans ce surmenage, l'effroyable dépense d'énergie que fait un misérable pour accomplir son crime.

Donc, Gaston Louchard était rompu.

Romain n'osait même plus le plaisanter sur cette fatigue qui le faisait trébucher à chaque pas, butant de-ci de-là contre un caillou ou contre une souche.

Les deux derniers succès de son chef de file étaient trop dignes d'admiration pour ne pas rendre Romain tout plein de sollicitude et de mansuétude par la faiblesse de celui-ci.

A la fin, Gaston s'arrêta.

— Ecoute, mon vieux lapin, — dit-il, — je n'en puis plus, je meurs de faim, il m'est impossible d'aller plus loin... Avec cela, je meurs de faim. Sois gentil ; toi qui es solide comme un chêne, continue jusqu'à la Hairelle, tu reviendras me chercher avec la voiture et le cheval. —

— Je veux bien tout de même. Mais toi, qu'est-ce que tu feras pendant ce temps-là ? —

— Moi je vais chercher un trou quelconque pour m'abriter et me reposer. Si je pouvais seulement mettre la main sur un verre de vin et une croûte. Je meurs de faim... —

— Et moi donc, si tu crois que je n'ai pas les dents longues... —

Comme à souhait, sur la droite, ils venaient d'apercevoir un élagage.

Des bûcherons avaient par là un abatis qui s'étendait au loin, sur plusieurs centaines d'hectares.

A l'entrée de la clairière, une hutte, en mottes de terre et en branches de sapins.

— Tiens, — dit Gaston en désignant cet abri à son compagnon, — voilà mon affaire. Je vais me coucher là, me reposer en attendant. Les hommes travaillent au loin, rien à craindre. —

En pénétrant dans le réduit, il poussa même une exclamation joyeuse.

Dans un coin, tout à côté d'une couche de fougères, une niche de pain noir, un bout de fromage de chèvre, et une de ces outres en terre cuite toute pleine d'un picton aigrelet.

A la guerre comme à la guerre. Romain et Gaston ne se firent aucun scrupule de s'approprier le chétif repas du pauvre.

— Si celui à qui il appartient revient avant mon départ, je lui remettrai le double de la valeur de la chose, et il sera encore content. —

Telle fut la façon dont Louchard réglait l'en-cas qu'il venait de trouver sur sa route, tandis qu'il s'étendait sur la couche de mousse, et que Romain repartait de son pied léger pour la Hairelle.

Gaston dormit là quatre grandes heures.

Puis il s'étira et sortit du réduit, réfléchissant qu'il valait mieux ne pas se laisser voir par les bûcherons qui allaient bientôt revenir à la hutte au moment du repas.

Et cahin caha, il se remit en marche doucement, le long de la ligne, suivant la direction qu'avait prise Romain, lequel allait bientôt venir à sa rencontre.

Il n'avait pas fait deux mètres qu'il s'arrêta net.

D'une allée transversale, un homme venait de sortir, et se plaçant droit sur la ligne, lui barrait la route.

Il n'eut pas de peine à le reconnaître... Cet homme, c'était Octave de Marcenay !...

Il portait un fusil en bandoulière, et la tête haute, regardait venir à lui Gaston Louchard.

Ce dernier, si maître qu'il pût être de lui-même essayait vainement de reprendre son aplomb.

Quand il fut arrivé à dix mètres de M. de Marcenay, ce dernier, sans porter la main à son chapeau, sans aucune formule polie, lui adressa brutalement la parole.

Halte ! — dit-il d'une rude voix de commandant. Demi-tour... vous allez me suivre... —

— Vous suivre ! — et Gaston Louchard essaya d'un ricanement.

— Parfaitement, me suivre. Je cours depuis assez longtemps après vous... Voilà quatre heures que j'attends là comme une borne, ne sachant point où vous étiez passé. Mais je vous retrouve. Je vous tiens... Je ne vous lâche plus. Allons ! demi-tour... —

— Qu'est-ce que c'est que ces façons ?... Vous

m'arrêtez... Et de quel droit... êtes-vous agent de police, gendarme ? —

— L'un et l'autre... Pour l'instant, je suis la justice... et c'est moi qui vais avoir le plaisir de vous remettre dans les mains de vos représentants. —

— Ah ! Je voudrais bien voir cela... —

— C'est tout vu... Et vous allez marcher... Je vous le jure... —

— Et peut-on savoir pourquoi vous m'arrêtez ? —

— Je veux bien vous répondre... Je vous arrête, par ce que vous avez assassiné un être brave, loyal, un être que j'aimais comme un frère, qui est sans doute mort à l'heure qu'il est... —

— Moi, j'ai assassiné M. de Lauriac ! —

— Vous avez eu la maladresse de le nommer... Inutile de nier, d'ailleurs... je vous ai vu... Vous étiez dans le château... à commettre un mauvais coup... j'en suis sûr... Vous en sortiez par la petite porte de la tourelle au moment où je revenais moi-même au château. Vous avez entendu le bruit de mes pas, peut-être même avez-vous aperçu mon ombre... Toujours est-il que vous avez remonté précipitamment en compagnie de ce drôle qui vous accompagne partout... Vous voyez que j'ai de bons yeux... j'y vois aussi clair la nuit que le jour. —

Gaston Louchard était atterré.

Tout sombrait, tout s'écroulait, il était perdu. Et cette brute de Romain qui ne revient pas !...

S'il était là... à deux, nous viendrions bien à bout de cet escogriffe, malgré son fusil. —

J'ai fait le tour du château, — poursuivit M. de Marcenay, — et je vous ai vu en sortir... Vous avez couru après cette malheureuse fille qui se sauvait affolée... Je cherche encore pour quelle cause... Vous aviez un fusil à la main... Et dans l'ombre... je vous ai vu tirer... C'est vous qui avez assassiné le marquis de Lauriac !...

Gaston n'essayait même pas de se défendre. Il était atterré, médusé... —

— Depuis lors je vous ai suivi, — poursuivait encore M. de Marcenay, — m'attachant à vos pas, traversant les bois, les taillis, toujours à vos côtés. C'est assez pénible, cette course, mais c'est moins dur que la marche à travers les forêts vierges. Enfin... Vous êtes pris... Il n'y a pas à y revenir, marchez... —

Non ! en vérité, Gaston Louchard n'entendait pas de cette oreille. —

Il cherchait un biais... et n'en trouvait point. Ah ! si Romain... mais Romain n'était pas là... la voiture n'apparaissait pas encore, tout au bout de la ligne, et réellement pour essayer de lutter contre un être taillé en forces comme Octave de Marcenay il ne fallait pas que ce pauvre criquet de Gaston y songeât. —

De plus, M. de Marcenay avait un fusil qui, bien qu'en bandoulière, inspirait une salutaire terreur au misérable. —

Gaston, cependant, demeurait toujours immobile. —

M. de Marcenay fronça le sourcil. —

— Vous n'allez pas m'obliger, je pense, — dit-il d'une voix hautaine, — à vous mettre trivialement la main au collet... Je vous répète que vous êtes pris, je vous l'affirme... vous le voyez bien, rendez-vous... —

(La fin au prochain numéro)

DRS MATHIEU & BERNIER  
CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleurs avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils. — Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

## CHOSSES ET AUTRES

—La culture des abeilles, dans Ontario, prend rang parmi les industries productives de la province. Le produit annuel du miel arrive à environ un demi-million de livres qui, au prix moyen de 10 cts la livre, représente \$50,000.

ORDRE DANS L'AUMONE. — On doit secourir les gens de bien avant les méchants pauvres ; les amis de Dieu doivent être préférés aux ennemis dans nos générosités. Il ne faut pas favoriser les méchants, il suffit de les secourir selon leurs pressants besoins.

On doit écouter la voix du sang avant celle de l'amitié, et secourir les parents pauvres avant les étrangers ; c'est un devoir de reconnaissance et de charité. A l'aumône matérielle, il faut ajouter ce qui vaut encore mieux : celle des conseils et des secours de la religion.

L'aumône ne doit favoriser ni la paresse ni l'inconduite. Il faut donc secourir les pauvres invalides avant ceux qui peuvent travailler.

—L'esprit d'autrefois :

Un jeune homme dépourvu d'imagination et d'esprit voulut envoyer à sa fiancée une lettre pleine de ses sentiments amoureux, et surtout fort spirituelle.

Il se mit le cerveau à la torture ; mais, voyant qu'il ne tirait rien de bon de son esprit, il courut acheter chez le libraire un de ces "guides-ânes" comme il y en a tant. Il tomba bientôt sur la lettre qu'il souhaitait, la copia de sa plus belle écriture et l'envoya à l'objet de sa passion. Mais comme la jeune fille possédait le même livre et qu'elle y lut cette lettre, elle écrivit au soupissant ces seules paroles :

"Monsieur, j'ai reçu votre lettre ; tournez le feuillet et vous trouverez la réponse."

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winlow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

## FORTIFIEZ-VOUS

C'est surtout à cette saison de l'année que les personnes faibles ou anémiques souffrent le plus par suite du changement de température. C'est pourquoi elles ne devraient pas négliger de faire usage d'un bon tonique tel que le *Vin au Quinquina Ferrugineux* du Dr Ed. Morin, qui contient le principe actif du sang, le fer, et le principe tonique de l'estomac, le *Quinquina*. Se vend dans toutes les bonnes pharmacies.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.  
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS  
1611, RUE NOTRE-DAME  
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

## LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes génératifs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décelée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1 00. Détails complets (scellés), 3 cts. THE LANE MEDICINE CO., Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bligny.

## Ecole

## De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

K. LEFFRENTIN,  
Artiste-peintre.  
No 62, rue St-Jacques, Montréal

## CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,  
Chimiste-pharmacien.  
177 rue St-Laurent

## Vous Portez

Un droguier complet dans votre poche, avec une boîte des Pilules d'Ayer. Comme elles agissent directement sur l'estomac et les intestins, elles agissent indirectement sur chaque organe du corps. Quand l'estomac est dérangé, la tête affectée, la digestion décline, le sang s'appauvrit et vous devenez une victime facile de n'importe quelle maladie régnante. Mlle M. E. Boyle, de Wilkes-Barre, Pa., exprime toute la vérité en ces mots : "Je ne me sers d'autre médecine que de celle des Pilules d'Ayer. Elles sont tout ce que l'on peut avoir besoin, et juste la chose pour épargner son argent dans les mémoires des médecins."

Voici un exemple

## D'un Médecin

qui avait perdu sa pharmacie portative, mais qui ayant avec lui un flacon des Pilules d'Ayer, se trouva entièrement équipé.—Le Dr. J. Arrison, de San José, Cal., écrit :

"Il y a trois ans, par le plus grand des hasards, je fus forcé, à vrai dire, de prescrire des Pilules d'Ayer pour plusieurs hommes malades parmi un parti d'ingénieurs dans les montagnes de la Sierra Nevada, ma pharmacie portative ayant été perdue en traversant un torrent. Je fus surpris et enchanté de l'action des Pilules, tellement en vérité, que je fus amené à en faire un autre essai, aussi bien que de votre Pectoral-Cerise et de votre Salsepareille. Je n'ai que des louanges à vous offrir en leur faveur."

Le Dr. John W. Brown, d'Oceana, W. Va., écrit : "J'ordonne des Pilules d'Ayer dans ma pratique, et les trouve excellentes. J'insiste pour leur usage général dans les familles."

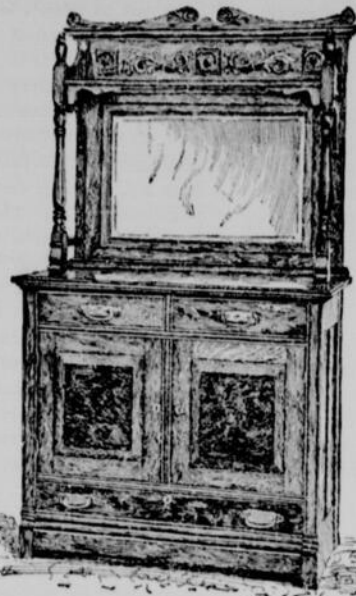
Le Dr. T. E. Hastings, de Baltimore, Md., écrit : "Les Pilules d'Ayer contrôlent et guérissent les maux pour lesquels elles sont désignées : une preuve excellente de leur efficacité. Elles sont le meilleur cathartique et le meilleur apéritif que l'on puisse se procurer."

## Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

## RENAUD KING &amp; PATERSON

Meubles ! Gros et détail



## BUFFET EN VIEUX CHENE

Seulement \$22 50

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

## OXYR

Giant Food

Guérit les nerfs et le cerveau ; c'est-à-dire le siège des principales maladies : La dyspepsie, la consommation, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des reins ; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez S. LACHANCE 1530, rue Ste-Catherine. Ou envoyer sur réception du prix 35c. OXYR AGY, P. O., Box 748, Montréal, P. Q.

25, rue St-Pierre, Montréal

Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur.—Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirop de Terébinthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aiguë dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,  
C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I

## EMPLOYEZ LES

## EXTRAITS

## "Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

## J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Téléphone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées



C. ALFRED CHOUILLOU,

Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

## MAISON BLANCHE

65, RUE SAINT-LAURENT

Pour le mois d'août, Grande réduction

Collets anglais, 4 plus \$1 50 la douzaine, Chemises blanches depuis 50c., Chemises négligées et en soie très bas prix, Chaussons mérino 10c la paire valant 15c, Chaussons en cachemire noir 25c valant 35c, Cols et Cravates les dernières nouveautés, Chapeaux en paille, Chapeaux en feutre, Casques et Casquettes 25 p.c. millieur marché qu'ailleurs.

UN SEUL PRIX, MAIS BAS PRIX

65—RUE SAINT-LAURENT—65

## LE PACIFIQUE CANADIEN

## Courses a Bel Air

10 ET 12 SEPTEMBRE

Des trains spéciaux laisseront la gare du Windtor pour Bel Air à 2 heures p. m. le

10 SEPTEMBRE

et à 1.30 et 2.00 heures p. m. le

12 SEPTEMBRE

Retour à 5.50 heures p. m. les deux jours.

## Billets aller et retour avec l'entrée 50c

Le 12 septembre, les trains qui se rendent à Bel Air à 6.42 p. m. arrêteront à la station de Vaudreuil pour accommoder les passagers.

Pour autres informations s'adresser

aux

BUREAUX des BILLETS à MONTREAL

266, rue St-Jacques et aux stations

## LAURENT LAFORCE &amp; BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.;

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salons

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where ad verification is made.

**MAISONS RECOMMANDÉES**

**NEW-YORK**  
**Hôtel Lantelme**  
 40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

**MONTREAL**  
**RESTAURANT OCCIDENTAL**  
 121, rue Vitré, Montréal

**GEORGES CHARTRAND**  
 1634, Notre-Dame  
 Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

**HOTEL JACQUES-CARTIER**  
 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER  
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.  
**J. P. MARTEL, Prop.**  
 Montréal

**V. ROY & L. Z. GAUTHIER,**  
 Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro  
**180 - RUE SAINT-JACQUES - 180**  
 Édifice de la Banque d'Épargne  
**VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER**  
 Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

**A. PREFONTAINE,**  
 ARCHITECTE  
 Successeur de feu Victor Bourgeois  
**12, Place d'Armes, Montréal**

**V. LACOMBE,**  
 Architecte et Mesureur  
 897, RUE STE-CATHERINE  
 Entre les rues Delorimier et Parthenais  
 Montréal

**J. EMILE VANIER**  
 (Ancien élève de l'École Polytechnique)  
 INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR  
**107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal**  
 Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**B. CHALIFOUX**  
 ARTISTE-PHOTOGRAPHE  
 Spécialité pour vues groupes, agrandis dans toutes les dimensions.  
 S'adresser : 437, LaGauchetière, Montréal.

**J. B. RESTHER & Fils,**  
 ARCHITECTES  
 Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial  
**107, RUE SAINT-JACQUES**  
 Télé. Bell 1800 MONTREAL

**DR J. LABONTE**  
 CHIRURGIEN-DENTISTE  
 258, RUE ST-LAURENT  
 Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

**G. MANN**  
 ARCHITECTE  
 New - York Life Building  
 Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

**HARTSHORN'S**  
**SELF-ACTING**  
**SHADE ROLLERS**  
 Beware of Imitations.  
 NOTICE: **Autograph of the Genuine**  
 Insist upon having the HARTSHORN.  
 SOLD BY ALL DEALERS.  
 Factory, Toronto, Ont.

**Jeux d'esprit et de combinaison**

(La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadiens-Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.)

**LOGOGRIPE No 4**

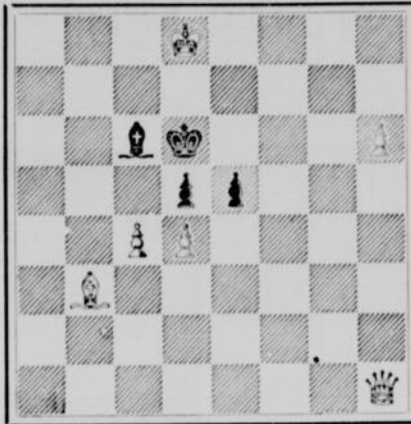
Avec mes tête et cœur, sentiment très mauvais,  
 Dans le cœur de Cain tout d'abord j'apparais ;  
 Et sans tête ni cœur j'ai la tête très dure,  
 Et non sans regimber, les mauvais coups endure.

**FANTAISIE ARITHMETIQUE**

Un nombre est triple d'un second ; si on ajoute le second au premier et à lui-même, le premier nombre devient le double du second. Quels sont ces nombres ? La question doit être résolue par l'arithmétique, sans aucun recours de l'Algèbre.

**PROBLEME D'ECHECS No 3**

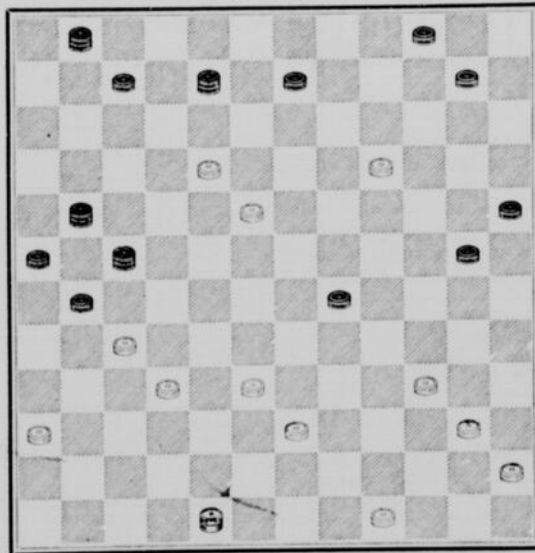
Composé par M. W. ATKINSON, Montréal  
 Noirs—4 pièces



Blancs—6 pièces  
 Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

**PROBLEME DE DAMES No 3**

Composé par M. NAP. CONSTANT, Montréal  
 Noirs—13 pièces



Blancs—13 pièces  
 Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 2		SOLUTION DU PROBLEME D'ECHECS No 2	
Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
29 à 23	16 à 18	1 D 3 F D	1 P pr D
59 à 53	6 à 23	2 P 4 R, échec et mat.	1 P pr P
38 à 33	27 à 49	Si :	1 C 6 C D
43 à 56	61 à 31	2 D 3 F R, échec et mat.	1 C 4 F D
64 à 59	14 à 27	Si :	
62 à 56	67 à 50	2 D pr P, échec et mat.	
45 à 67	34 à 50	Si :	
65 à 60	40 à 51	2 C 4 F R, échec et mat.	
59 à 52	58 à 47		
53 à 1	19 à 8		
1 à 70	partie gagnée		

Solution de l'énigme No 2.—Le mot est : Nez.  
 Solution de la charade No 3.—Le mot est : Drap eau.  
 Solutions justes du problème d'échecs.—MM. G. M. Damien et Y. Z., Montréal ; F. Saint-Louis, Valleyfield ; N. Piché, Ottawa ; Louis Lambert, St-Paul, Minn. ; Dr A. Joly, Waterville, M. ; A. B. Paquette, J. Albert Lecomte, Quartier St-Jean-Bte.  
 Solutions justes du problème de Dames.—MM. Thaddée Lachine ; Un amateur Ottawa ; H. Girard, Ste-Cunégonde ; Nap. Contant, C. N. Parent, Montréal.  
 Solutions justes des jeux d'esprit.—Mlle Anna Roy, C. Dupras, Terrebonne ; Mlle L. Verger, Montréal.

**Elixir Resineux Pectoral**



Voulez-vous ne plus tousser ? Faites usage de l'**Elixir Resineux Pectoral**, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la gorge et des Pouxmons.  
 De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.  
 A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant :

Montréal, 27 mars 1889.  
 Après avoir pris connaissance de la composition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des pouxmons en général.  
**N. FAPARD, M. D.**  
 Professeur de chimie  
 à l'Université Laval.

En vente partout — 25 centins la bouteille.  
**L. ROBITAILLE, Propriétaire**  
 Joliette, P. Q., Canada.

**Saint-Nicolas**, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).



Guérit radicalement et promptement l'INTEMPÉRANCE et déracine tout désir des liqueurs alcooliques.

Prix : \$1.00

**PILULES ROSES POUR PERSONNES FAIBLES**  
 DR WILLIAMS  
 NE SONT POINT UN médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique réconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, quel que soit le travail excessif, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont épuisés.  
 Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.  
**TOUT HOMME** qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.  
**TOUTE FEMME** qui éprouve des irrégularités dans ses menstruations, ou des suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.  
**LES JEUNES GENS** devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.  
**LES JEUNES FILLES** devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.  
 En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (Soit la boîte), en s'adressant à **THE DR. WILLIAMS MED. CO.** Brockville, Ont.

**ANNONCE DE  
John Murphy & Cie  
DERNIERE SAMAIN**

— DE LA —

**Grande vente à Réduction**

Collets, collerettes et mantilles perlées à moitié prix

Ulsters circulaires rasses, en tweed, couleur pâle, à moitié prix.

Pour jeunes filles—Gilets, ulsters et circulaires russes en tweed et en drap, à moitié prix.

Pour dames—La balance de nos Gilets du printemps La balance de nos dolmans du printemps. Tous nos ulsters et circulaires russes en tweed et en drap à 20 p.c. d'es-compte.

**COSTUMES ! COSTUMES !**

La balance de nos costumes de printemps et d'été en dentelle, en tweed et en drap faits par tailleurs ; les plus hautes nouveautés à 33c de réduction.

**CHALES ! CHALES !**

Chales d'opéra barrés, très légers, avec fonds crème et blanc, à moitié prix.

**JOHN MURPHY & CIE**

Soins des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

**LE GRAND TRONC**

**LORSQUE VOUS VOYAGEZ**

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

**Les Villes et Villages**

importants dans les deux Provinces. Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques ; étant la

**LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE**

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

**Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York**

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

**MUSIQUE NOUVELLE**

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c ; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marioulette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c ; Race Course, galop, C.-D. Blake 20c ; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur récép-tion du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,  
1898 rue Sainte-Chatherine.

**Le Musée des Familles**, publication bimensuelle illustrée Condition d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1899) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15, rue : uf 60, Paris (France)

**LA COMPAGNIE D'ASSURANCE  
"WESTERN"**

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,061,982 57  
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 59

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

**ARTHUR HOGUE,**  
Agent du département français.

**J. E. ROUTE & Cie.,**  
Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

Alimentation substantielle sans prendre de nourriture solide, voilà ce qu'on gagne à se servir du

**JOHNSTON'S FLUID BEEF**

Il contient tous les principes du bœuf sous une forme de digestion facile.



DE W. D. McLAREN

Est la plus économique



TIRAGE EN SEPTEMBRE 1891 le 2 et 16

3134 LOTS VALANT..... \$52,740  
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 . . . 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à  
**S. E. LEFEBVRE, Gérant**  
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



**LES TORTURES CORPORELLES**

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : " Une de mes amies me conseilla d'essayer le " Régulateur de la Santé de la Femme " du Dr J. Larivière de Manville, R. I, et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes " Females Porous Plasters " (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la malle sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,  
Agents pour le Canada.



A toute mère qui enverra son nom et son adresse sur une carte postale nous lui enverrons deux échantillons de la nourriture LACTEE de NESTLÉ pour quatre repas. Cette nourriture, n'exige pour sa préparation qu'un peu d'eau. C'est la diète la meilleure et la plus sûre pour protéger les enfants contre les maladies provenant des chaleurs d'été. Parlez en à votre médecin.

THEOS. LEEMING & CIE., Seuls Agents

**SANS PEUR ET SANS REPROCHE**

**SAVONS MEDICAUX**

DU

**DR V. PERRAULT**

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

**NUMEROS ET USAGES DES SAVONS**

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.  
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres  
Savon No 8—Contre les taches de rousse et le maque.  
Savon No 11 - Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.  
Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.  
Savon No 18 — Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES  
Sauf Fustache, P.Q.



**Attraction sans précédent**

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins l'éducation et de charité, et ses franchises légalées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec les fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*Ed. J. Early*

Commissaires  
Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walsley, Prés. Louisiana National Bk  
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk  
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

**Grand Tirage Mensuel.**

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 8 SEPTEMBRE 1891

PRIX CAPITAL . . . \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

**LISTE DES PRIX**

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

**PRIX APPROXIMATIFS**

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,000
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

**PRIX TERMINAUX**

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE 100 sont.....	99,900

3,134 prix se montant à..... \$1,054,80

**PRIX DES BILLETS :**

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5. Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50  
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

**IMPORTANT**—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous paierons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :  
**PAUL CONRAD,**  
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1895, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.